



# 442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 137

### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**  
(LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the  
Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP  
4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split  
EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)  
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of  
the Froggies (CD 24 tracks)
- Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red vinyl
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at  
Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black  
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16  
titres)

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**https://la442rue.com**

Greetings :  
Les LEZARDS MENAGERS  
K-PUN  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
TERREUR TWIST  
Mr BEAT-MAN  
GILOXX  
Hervé MICHEL  
MARK (Harker)  
Marie GUERINEL & Jean-Noël LEVAVASEUR  
THOMAS (Minimal Chords) & FALL FOR RISING  
VINCENT (Mass Prod)  
DERREK (Bitume)

RIP :  
Lew LEWIS  
Nikita MANDRYKA  
Philippe COUDERC  
Dusty HILL  
Rita BRANTALOU

**Vendredi 30 juillet 2021 ; 17:14:16**  
**Electrocution time**

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.  
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.  
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.  
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).  
Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



### ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

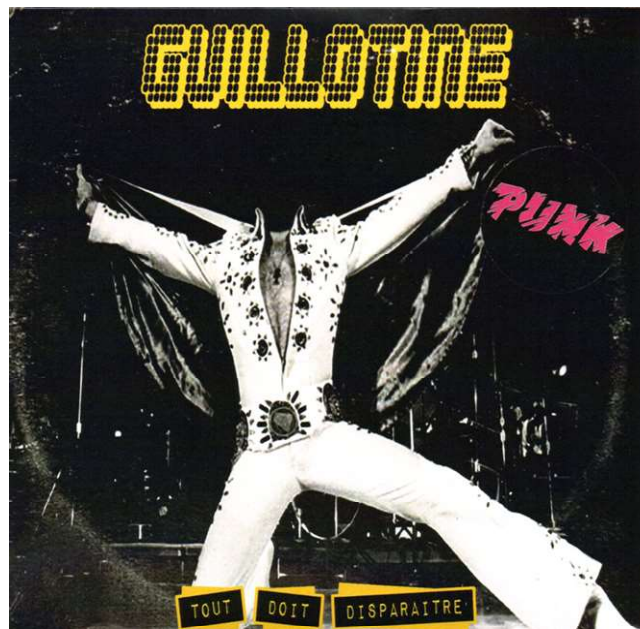
**ROY & the DEVIL'S MOTORCYCLE : Im reich der wilden tiere (No milk no sugar) (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodooorhythm.com)**

Il se sera fait attendre ce nouvel album de Roy & the Devil's Motorcycle. Six ans très exactement. Mais il serait malvenu de leur en faire le reproche, puisque ces six années le quatuor suisse (les trois frères Stähli, tous trois chanteurs et guitaristes, et le batteur Elias Raschle, de retour après un hiatus d'une paire d'années) les a passées à pratiquer ce qu'il sait faire de mieux, courir l'aventure musicale, en s'impliquant notamment dans des expériences d'improvisation libre. Il en reste d'ailleurs quelque chose dans ce disque. Non pas qu'il soit complètement improvisé ou expérimental, que nenni, mais Roy & the Devil's Motorcycle, s'ils sont revenus au blues, qui leur tient lieu de sacerdoce depuis trente ans, l'ont nettement teinté de sonorités psychédélicques et arty. S'ils annoncent la couleur en reprenant "Look down that lonesome road" de John Jacob Niles (un musicien folk traditionaliste, spécialisé dans la musique des Appalaches, qui a remis le dulcimer au goût du jour), ils n'hésitent pas à faire sonner un piano comme un xylophone sur l'instrumental "Mo rice", ou à donner dans une sorte de raga hypnotique et quasi industriel tout au long des dix minutes de l'instrumental (décidément, c'est bien la peine d'avoir trois chanteurs en son sein) "Powwow Highway 89". Sans parler des reprises iconoclastes de "Tears on my pillow" du groupe vocal Little Anthony and the Imperials et "Ain't got a worry", une chanson qui vient de loin, composée par Hoyt Axton, enregistrée pour une démo par Janis Joplin en 1965, durant sa prime période folk, avant qu'elle la reprenne avec Kozmic Blues, son groupe blues-soul tordu et cabossé qui en fera fuir plus d'un. Pour parfaire cette tranche de blues risque-tout, l'album a été produit par Tony Foster, le guitariste du groupe anglais post-psyché Spiritualized, qui parvient parfois à s'extirper de ses aventures sidérales pour des aventures plus matérielles. Un mariage qui tient de l'évidence, comme entre deux créatures qui se seraient connues sur le même palier, qui auraient fréquenté les bancs des mêmes écoles depuis la maternelle et qui auraient partagé les mêmes passe-temps durant leur jeunesse, tant le cheminement des deux groupes semble aussi parallèle que les rails d'une voie de TGV, qui ne présente même pas un poil de cul d'écart en quelques centaines de kilomètres. De plus en plus, Roy & the Devil's Motorcycle semblent se transformer en une sorte de Velvet Underground qui aurait trop fricoté avec La Monte Young sous influence psychédélique, peut-être ce que serait devenu le groupe new-yorkais si John Cale en avait pris les commandes. Une intéressante expérience uchronique qui nous rappelle que la musique n'a rien d'une science exacte et qu'elle est en perpétuel mouvement, en perpétuelle évolution, par-delà l'espace et le temps. Pour l'heure, Roy & the Devil's Motorcycle n'ont commis aucune faute de goût, ce qui laisse augurer d'un avenir serein et persévérant. D'autant qu'il y a peu de chances qu'ils se laissent duper par le grand méchant business, ni chroniquer par le grand méchant loup, et encore moins morigéner par le grand méchant Père Fouettard.

**GUILLOTINE : Tout doit disparaître (CD autoproduit)**

Les super-groupes ont ceci de plaisant qu'ils se forment parfois avec des gens qu'on n'aurait pas forcément eu l'idée de voir s'associer eu égard à leurs exactions respectives. Ce qui prouve une certaine ouverture d'esprit, et nous offre souvent de bonnes surprises. Témoin ce Guillotine nouveau-né, avec Vérole (ex Cadavres, Infraktion ou Euroshima), Jex Spector (ex Spermicide), Fred Conflict (ex Sherwood Pogo), Sean Reject (Project Reject et ex Spermicide, dans sa dernière incarnation) et Manga (Fossoyeurs, Marteaux Pikettes, Nuclear Banana Project, ex Holy Curse ou Dimi Dero Inc., un annuaire à lui tout seul). Avec une telle accumulation de CV, à donner le tournis à un recruteur de Pôle Emploi qui n'en verra sûrement jamais autant durant toute sa carrière, inutile de dire que, du côté de l'accord rageur et du riff agressif, ça fuse aussi vaillamment que des orgues de Staline en train de desserrer l'étoupe de Stalingrad. Cinq titres seulement pour ce premier disque, mais du lourd et de l'éruptif, du punk-rock avec supplément de rock'n'roll qui, musicalement, se rapproche sérieusement de ce que Spermicide était capable d'avoiner les jours de mauvaise humeur. Côté chant et lyrics, la patte de Vérole s'impose largement. Le gonze, on le reconnaît dès qu'il ouvre la bouche, avant même qu'il ait prononcé la moindre syllabe presque (attention, je n'évoque pas l'éventuel âpreté de son haleine les lendemains de cuite, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit). J'imagine qu'il est aussi l'auteur des textes, là encore, son style est inimitable, du moins ceux des quatre morceaux en français, le cinquième, "Virtual tears", étant en anglais, il est possible qu'il faille chercher du côté de Jex Spector ou Sean Reject (qui est

américain si je ne m'abuse), mais ça n'est là que conjecture de ma part. Quant au plumage de ce disque, il est à la hauteur du ramage, et puisque "Tout doit disparaître", commençons par les têtes, comme au bon vieux temps. Tout le monde y passe, d'Elvis Presley aux cinq membres du groupe, y a pas de raison. On peut juste regretter qu'on ait abandonné cette joyeuse coutume, parce que, ces derniers temps, on aimerait en voir un paquet passer sous le couperet de la veuve, ça ferait un peu de ménage dans les rangs des chieurs professionnels. On se contentera juste d'en rêver, tant pis. Un premier disque qui tient les promesses de ses géniteurs, ça nous change des politicailleurs menteurs pathologiques. Seul reproche, il est un peu court, quand c'est fini, on en redemande. Oui les gars, il y a un message fort peu subliminal dans la phrase précédente.



**La CAVALE : Pour le meilleur et pour le punk Vol. 3 (CD, PCT Musique)**

Rarement un groupe aura si bien porté son nom. Formé en banlieue sud au milieu des années 2010, la Cavale enregistre un premier album par chez nous, en 2016, avant de se carapater au Québec. Avant de se faire inculper pour délit d'intention d'évasion sans même être passé par la case mise en examen ? C'est chez les cousins que le groupe conçoit et sort ses deux EP suivants, avant de rentrer en France après trois ans d'exil volontaire. Et c'est donc de retour au bercail que paraît leur quatrième mini-album, "Pour le meilleur et pour le punk Vol. 3". Les deux premiers volumes sont les EP sortis de l'autre côté de la Grande Mare. Ceci étant, force est d'avouer que la Cavale n'a pas vraiment coupé les ponts avec la Belle Province, puisque c'est sur le label québécois PCT Musique que sort ce disque, comme les EP. Ouf ! Ça va, vous avez réussi à suivre ce roman-feuilleton digne des meilleurs auteurs à suspense du XIXème siècle ? La Cavale chantant en français, sorti sur un label québécois, ça n'est pas un bien grand dépaysement. Quant à la musique, disons que c'est du punk-rock qui brandit des textes plutôt chiadés, pas trop bourrin, mais pas pop non plus. Personnellement, ça me rappelle un peu Blurp !, le côté déconnade cynique en moins, mais la même conscience sociale. Pour le cursus, c'est du sérieux, puisque Antoine (chant et guitare) et Hugo (batterie) ont déjà officié ensemble au sein de Begarsound, restait plus qu'à enrôler le frère jumeau d'Hugo, Thomas (basse), et le tour était joué. De l'art de former un groupe sans en avoir l'air.



### **HARKER : Axiom (CD, Wiretap Records/Disconnect Disconnect/ Shield Recordings/Fixing A Hole Records)**

Il y a beau temps que l'Angleterre n'est plus l'épicentre du rock mondial, la scène locale étant menottée depuis au moins trois décades par une pop atone et apathique à peu près aussi affriolante qu'une verrue sur le nez d'une sorcière shakespearienne, à des années-lumière, en tout cas, de sa grande soeur des sixties, et encore plus du punk des seventies et du début des eighties. Heureusement, il est encore quelques chevaliers qui n'ont pas baissé les bras et qui continuent à chercher un Graal qui, s'il ne s'offre pas à tout le monde, sait parfois se montrer à un Perceval plus entreprenant que les autres et qui n'a pas peur, lui, de l'embarquer dans quelque aventure électrique et héroïque. Harker est de cette trempe, le quatuor de Brighton, avec ce deuxième album, replongeant dans la fougue et la véhémence d'un punk aussi tranchant qu'Excalibur, un punk-rock qui, plutôt que tenter de réveiller un pays léthargique, comme s'il attendait son roi Arthur tombé en dormition, préfère lorgner vers la scène américaine des années 80/90. Aujourd'hui, on appelle ça emo-punk, on pourrait aussi bien évoquer le hardcore à la Dischord ou la noise transcendante de Sonic Youth. Harker manie le riff tronçonneuse implacable comme s'il en allait de sa survie, les mélodies vigoureuses à fort indice d'octane comme s'il lui fallait gagner un Grand Prix de Formule 1, les rythmes autoritaires comme s'il devait faire barrage à un séisme menaçant son petit home sweet home. De tout temps, l'Anglais a su faire preuve d'ardeur pour défendre son point de vue, il appelle ça le fighting spirit, Harker n'a pas oublié les leçons de ses ancêtres. Les guitares sont méchamment énervées, salement vicieuses, puissamment culottées, de quoi mener à bien une campagne tenace contre la société du faux-semblant, de la vacuité et de la crétinerie. Du moins est-ce l'objectif que les quatre gaillards se sont fixé. A l'écoute de ce disque, on se dit que, s'ils n'y parviennent pas, ce ne sera pas faute d'avoir essayé. Même s'il ne faut pas rêver, même s'il y a, hélas, peu de chance qu'ils parviennent à changer quoi que ce soit. Si une tartufferie pandémique soi-disant mondiale n'y est pas parvenue, rien n'y fera. Si la musique de Harker n'est pas suffisamment contagieuse, tant pis, que ça ne nous empêche pas de nous laisser inoculer le virus d'une peste rock'n'roll qui nous immunisera contre toutes les formes de connerie humaine, surtout musicales. Harker font du punk comme s'ils récitait des mantras chargés d'une dynamique extrasensorielle. Si on y est sensible, ça prouve au moins qu'il nous reste un cerveau, et que nous sommes encore capables de nous en servir. Que les autres aillent crever.

### **GUTTERCATS : Eternal life (CD, Take The City Records/Sweet Grooves Records/Wishing Well Rds)**

Pas trop du genre provocateurs, les Guttercats, avec ce cinquième album, semblent même avoir trouvé moyen d'accéder à une sorte de vie éternelle, du moins est-ce le credo qu'ils développent sur les neuf titres de ce disque (dans sa version vinyl, onze sur le CD), quitte à faire appel à l'expertise des anciens égyptiens, qui s'y connaissaient un peu dans le domaine. Enfin, c'est ce qu'ils laissaient croire. Du coup, fidèles à leur nom, les Guttercats ont fait ami-ami avec Bastet, la déesse-chat de la joie du foyer et de la maternité. Certes, on pourra toujours objecter que des femmes enceintes et des enfants, au sein du groupe, il n'y en a guère, mais n'est-ce pas la foi qui compte, plus que la réalité ? Honnêtement, je ne suis pas certain que tout ça suffise à leur assurer un passage direct vers un autre monde, si possible meilleur, pas plus d'ailleurs à ce qu'on les voit un jour sortir d'un McDo bien après leur mort (n'est pas Elvis qui veut), mais si on commence à s'arrêter à ce genre de détail... Pour l'heure, on a ce nouvel album des Guttercats, qui reste dans la continuité des précédents. Avant de songer à batifoler après son trépas, commençons déjà par se préoccuper de cette vie, qui n'est pas forcément très folichonne, et qu'il convient donc de remplir du mieux qu'on peut. La musique, en l'occurrence, ce n'est pas si mal pour laisser une petite trace à la postérité. Les Guttercats restent attachés à une certaine idée d'un rock'n'roll épuré et classique, à ranger quelque part entre Nikki Sudden, Dave Kusworth ou Kevin Junior, fragrances victoriennes et luminescences dandy de rigueur. Depuis leurs débuts, les Guttercats posent leurs mélodies sur la guitare acoustique (Guts Guttercat, également chanteur), le tryptique guitare électrique-basse-batterie assurant le gros oeuvre. Enfin, pas si gros que ça, plutôt délicat même, chantourné comme un guéridon Louis XV et chatoyant comme une Merveilleuse du Directoire. Les claviers (piano, orgue, synthé, la totale), sont d'ailleurs là pour apporter ce supplément d'agrément qui enrichit une musique déjà bien luxuriante. Jusqu'aux interventions opportunes d'un violon alto sur quelques titres, qui, cette fois, renvoient au New York arty du Velvet

Underground, Orane Murail, l'artiste en question, étant même listée à la suite des membres du groupe, et non comme simple invitée, preuve que son travail a savamment été programmé, étudié, planifié et intégré aux compositions, sans aucune part laissée au hasard. Ce qui dénote une volonté évidente de faire évoluer une musique qu'on pourrait trop rapidement qualifier de datée si l'on ne l'abordait que par la bande, que comme un décor sonore parmi d'autres. Une approche à bannir, les Guttercats méritant, à minima, une écoute méditative et une attention avisée pour s'imprégner de leurs arabesques arachnéennes. Pour la vie éternelle, on a le temps, on verra plus tard. Et si vous cherchez du sanglant, mieux vaut vous diriger vers une autre boucherie.

### **INTERNET**

La librairie alternative **Quilombo** vient de sortir le premier numéro d'un petit bulletin papier de 8 pages, "La feuille", en hommage au journal fondé en 1897 par l'anarchiste Zo d'Axa. Ce semestriel est disponible à la boutique, et sera envoyé avec chaque commande pour les non parisiens qui passeraient par Internet pour se fournir en saines lectures. Plus d'infos sur le site : [www.librairie-quilombo.org](http://www.librairie-quilombo.org) @@@ Quelques nouveautés sur le label punk marseillais **Crapoulet** : "Dans ton rétro", nouvel LP punk-power-pop de **Pogy et les Kefars**, "Blind love and rockets", LP posthume du groupe hardcore/emo parisien **Apologize** (1988-1992) : <http://crapouletrecords.limitedrun.com> @@@ A paraître sur **Be Fast**, à Montpellier, le nouvel album des locaux **Palavas Surfers**, "From ashes", du punk'n'roll-garage à l'ancienne : [www.toutafond.com](http://www.toutafond.com) @@@ Nouveau numéro (58) de la newsletter "Que vive le rock libre !!" du label **Trauma Social**. Une page seulement, comme les récentes livraisons, eu égard à une actualité anorexique, complétée par les onze pages du catalogue VPC "Protesta" : <http://traumasocial.fr> @@@ Ca étripe toujours autant chez **Mad Butcher**, avec des sorties pleines de protéines : **Red London**, **Last Stand**, **Maniacs**, **Pokes**, **Mr. Review**, **Klasse Kriminale**, étal de côtelettes non exhaustif : [www.madbutcher.de](http://www.madbutcher.de) @@@ Sur le label de Chicago **Alligator** paraît l'album "GA-20 does Hound Dog Taylor - Try it... you might like it !" du trio **GA-20**, un album de reprise de **Hound Dog Taylor & the Houserockers**. Une évidence, surtout quand on note que les deux groupes ont la même formation, à savoir deux guitares + batterie. En revanche, pas sûr que les gusses soient dotés de 6 doigts à chaque main, comme feu Hound Dog Taylor lui-même. Et pour ceux qui se demanderaient d'où le groupe tire son nom, sachez que c'est en référence à un ampli **Gibson**, le modèle GA-20. Pourquoi faire compliqué ? : [www.alligator.com](http://www.alligator.com) @@@ Chez **Deviance**, on occupe son temps "libre" (comprendre sans concert) comme on peut. Du coup, sortie du n° 52 de la lettre d'info maison, et plusieurs disques au programme du label : **Cave Ne Cadas**, **Illegal Corpse**, **Kill Bite**, **Procrastinate**. Du crust, du hardcore, du thrash. Ils viennent même de démarrer la production de leur propre bière, la **Dynamite**, un nom de circonstance quand on sait qu'on y trouve du gingembre et du piment mexicain Jalapanos, un truc à vous arracher la tête. A ne pas boire en fumant sa clope : [www.deviancerecords.com](http://www.deviancerecords.com) @@@ Chez **Dirty Punk**, on represse l'album "Au terminus de l'histoire" des **Cadavres**, qui n'est autre que la compilation d'une série de trois EP parus en 2013, sur trois labels différents, et en trois couleurs différentes. Le CD propose en bonus un concert entier donné par le groupe en 2011 à Bures sur Yvette, tandis que le LP propose les deux reprises extraites de ce même concert, "Je m'emmerde" des **Rats** et "Tapis roulant" de **Guerilla Poubelle**. Un disque qui fera date ? : [www.dirtypunk.fr](http://www.dirtypunk.fr) @@@ Chez **Metro Beach**, sortie d'un EP du groupe hardcore parisien **Unlogistic**, "Still" : [www.metrobeach.fr](http://www.metrobeach.fr) @@@ [www.angelfire.com/nj/jaynemansfield](http://www.angelfire.com/nj/jaynemansfield)

Un site de fan simple mais classique, pour rendre hommage à l'une des actrices les plus emblématiques de l'âge d'or d'Hollywood, celui de l'après-guerre, j'ai nommé la pulpeuse et plantureuse **Jayne Mansfield**. De son vrai nom **Vera Jayne Palmer**, elle est née le 19 avril 1933 à Bryn Mawr, Pennsylvanie. Son père, avocat, meurt alors qu'elle n'a que trois ans. Après le remariage de sa mère, la famille recomposée s'installe à Dallas, Texas. Déjà enfant, la petite Vera se rêve star d'Hollywood, à l'image de l'actrice-enfant qui cartonne à cette époque, **Shirley Temple**. Mais elle devra patienter. Etudiante brillante, notamment en mathématiques, Vera, durant son adolescence, prend des cours de danse de salon, de violon, de piano et d'alto. Elle étudie également l'espagnol et l'allemand. On est loin du personnage de ravissante idiote qu'elle incarnera à l'écran. Elle-même déclarait avoir un QI de 163, même s'il faut prendre ce genre d'affirmation avec circonspection, comme l'a démontré le cas de **Sharon Stone** par exemple, mais il est clair qu'il était quand même

largement au-dessus de la moyenne. En 1950, à 17 ans, elle épouse **Paul Mansfield**, dont elle gardera le nom jusqu'à la fin de sa vie. Six mois plus tard, elle accouche de sa première fille, **Jayne Marie**. Le fait d'être mère à 17 ans ne l'empêche pas de poursuivre des études d'art dramatique à l'université du Texas, à Austin. Posant nue pour payer ses études, elle intègre la troupe de théâtre de l'université, où elle côtoie des gens comme le futur parolier **Tom Jones** (à ne pas confondre avec son homonyme, le chanteur Gallois), ou les futurs acteurs **Rip Torn** ("Le kid de Cincinnati", "Men in black") et **Pat Hingle** (qui deviendra un ami proche de **Clint Eastwood**, avec qui il jouera dans plusieurs films, et qui incarnera le **Commissaire Gordon** dans la tétralogie "**Batman**" produite par **Tim Burton**). En février 1955, 2 ans après **Marilyn Monroe**, la première playmate **Playboy**, Jayne Mansfield apparaît à son tour sur le déjà fameux poster central de la revue. Suite au succès de cette première apparition, on reverra Jayne Mansfield dans la magazine chaque mois de février jusqu'en 1958, et une dernière fois en 1960. Il faut dire que son tour de poitrine pour le moins avantageux, et c'est un euphémisme, 102 cm à l'époque, a singulièrement boosté les ventes de la revue. Mais le fait de poser nue ne plaît guère à son mari, Paul, qui, en 1956, demande non seulement le divorce, mais aussi que la garde de leur fille lui soit retirée. Jayne Mansfield obtient son premier rôle au cinéma dans "Female jungle", un film noir de **Bruno VeSota**, avec **John Carradine**. En 1956, elle signe un contrat de 6 ans avec la Twentieth Century Fox. La major, qui doit composer avec les frasques de Marilyn Monroe, qui vient de terminer laborieusement le tournage de "Bus stop", signe Jayne Mansfield pour faire pression sur son actrice vedette, espérant lui faire "peur" avec l'arrivée de cette potentielle rivale, qui pourrait aisément devenir la nouvelle bombe sexuelle d'Hollywood. Pour son premier film avec la Fox, Jayne Mansfield décroche le rôle qui va la faire entrer dans la légende. Le film s'appelle "The girl can't help it" ("La blonde et moi" en français), il est réalisé par **Frank Tashlin**, et a pour vedette masculine **Tom Ewell**, qui, l'année précédente, donnait la réplique à Marilyn Monroe dans "The seven years itch" ("7 ans de réflexion"), tout un symbole. Jayne Mansfield joue le rôle de **Jerri Jordan**, la maîtresse d'un mafieux, incarné par **Edmond O'Brien**, qui souhaite faire d'elle, à son corps défendant, une star de la chanson. Le film est passé à la postérité grâce à sa litanie de séquences musicales, montrant en action **Fats Domino**, **Little Richard**, **Eddie Cochran**, **Gene Vincent**, les **Treniers** ou **Eddie Fontaine**, en faisant l'un des plus célèbres des films rock, alors que, initialement, il était censé dénigrer le genre. Dans la foulée du succès du film, la Fox présente Jayne Mansfield comme une Marilyn Monroe "grande taille", ce qui, physiquement, n'est pas faux. Ses films suivants, sans atteindre le statut culte de "The girl can't help it", continuent à connaître un certain succès. Malheureusement, Jayne Mansfield ne peut pas se défaire de son image de bombe sexuelle pas très futée. A partir de 1959, tout en gardant un capital sympathie certain auprès du public, elle ne tourne plus que dans des films moyens, pour ne pas dire médiocres. En 1963, elle devient la première actrice de renom à apparaître nue à l'écran, dans le film "Promises ! Promises !", une comédie sexy de **King Donovan**, produite par **Tommy Noonan**, qui partage également l'affiche avec Jayne, et qui a convaincu cette dernière de se déshabiller devant la caméra. Playboy en profite pour publier des photos de l'actrice prises pendant le tournage, ce qui vaut à **Hugh Hefner** un retentissant procès pour obscénité. Après avoir été "opposée" à Marilyn Monroe, même si les 2 actrices n'ont jamais joué ensemble, en 1966, Jayne Mansfield se retrouve directement confrontée à la troisième sex-symbol de cette génération, **Mamie Van Doren**, les 2 femmes tournant dans "The Las Vegas Hillbillies", une comédie musicale paysanne, avec une palanquée de chanteurs country, comme **Ferlin Husky** ou **Sonny James**. Si les 2 actrices apparaissent ensemble dans une seule scène du film, elles l'ont pourtant tournée séparément, Jayne Mansfield ne voulant pas se trouver sur le même plateau que celle qu'elle surnomme la "Marilyn Monroe des drive-ins". Ambiance. C'est le dernier film de Jayne Mansfield, qui ne peut guère cacher une certaine prise de poids, après cinq grossesses. Parallèlement au cinéma, Jayne Mansfield poursuit une carrière au théâtre, jusqu'en 1965. A partir de 1958, son statut de sex-symbol aidant, elle entame également une carrière dans le burlesque et le strip-tease. C'est au Tropicana de Las Vegas qu'elle entame son offensive d'effeuilleuse. C'est d'ailleurs après avoir donné 2 représentations dans un club de Biloxi, Mississippi, le 28 juin 1967, qu'elle trouve la mort dans un accident de la route, en se rendant à la Nouvelle-Orléans durant la nuit. Dans la voiture, outre Jayne Mansfield, ont pris place son avocat et compagnon, **Sam Brody**, son chauffeur, **Ronnie Harrison** (20 ans), et 3 de ses enfants, ceux qu'elle a eu avec son deuxième mari, l'acteur et ex Monsieur Univers **Mickey Hargitay**, **Miklos**, **Zoltan** et **Mariska**. A 2 heures 25 du matin,

le 29 juin, sur la Highway 90, près de Rigolets Bridge, Louisiane, la Buick Elektra de Jayne Mansfield percute à grand vitesse l'arrière d'un camion, qui avait lui-même ralenti après être entré dans un nuage d'insecticide répandu par un autre camion le précédant. Dans la Buick, Jayne Mansfield, Sam Brody et Ronnie Harrison, tous trois installés sur la banquette avant, meurent sur le coup. Les trois enfants, endormis sur la banquette arrière, s'en sortent indemnes, ne subissant que des blessures mineures. Rapidement, une rumeur circule comme quoi Jayne Mansfield aurait été décapitée dans l'accident. Ce qui est faux, bien que l'actrice soit morte de nombreuses blessures à la tête, la voiture s'étant littéralement encastrée dans le camion la précédant. La rumeur vient du fait que, sur certaines photos, on aperçoit ce qui semble être une tête blonde accrochée aux débris du pare-brise. En réalité, il s'agissait d'une perruque que portait l'actrice, avec, peut-être, quelques-uns de ses vrais cheveux (elle était brune au naturel, mais se décolorait depuis son arrivée à Hollywood), puisqu'elle a été en partie scalpée dans l'accident. Aujourd'hui encore, Jayne Mansfield connaît une popularité manifeste, surtout grâce à son rôle dans "The girl can't help it", mais aussi parce qu'on lui reconnaît une évidente authenticité dans ce monde de requins qu'est Hollywood. Loin de la vision utopique de la blonde sexy mais décervelée que les studios lui ont fait endosser, elle apparaît clairement comme une actrice qui, dans sa vie, ne s'est jamais laissée manipuler. Elle a notamment géré elle-même ses intérêts financiers, sans passer par des agents, des comptables ou des avocats plus ou moins véreux. A sa mort, une dizaine d'années après avoir atteint le sommet de sa carrière cinématographique, sa fortune était estimée à 600 000 dollars (soit près de 4 millions de dollars d'aujourd'hui). Ce site de fan rend donc hommage à cette femme qui reste fort méconnue en Europe. On y trouve quelques galeries de photos, une page consacrée au Pink Palace, l'immense maison (40 pièces) qu'elle a achetée en 1957 à Beverly Hills, et même la transcription d'une paire de lettres écrites par Jayne Mansfield aux membres de son fan-club. Pas de quoi renverser la table, mais suffisamment cool pour y naviguer pendant quelques minutes.



**www.cherrynudes.com**

Avec la banalisation des confinements et autres couvre-feu chers à nos petits dictateurs prétendument élus (avec 20%, comment peut-on parler de légitimité ?), beaucoup ont découvert les "joies" du télé-travail. Désormais, plus besoin de se taper deux ou trois heures de transport, pour les malchanceux habitant dans les grandes agglomérations, pour aller bosser. Le bureau est au pied du lit, ou presque. Ce qui offre des avantages indéniables (mais aussi des inconvénients dont on ne mesurera les effets qu'à plus ou moins long terme, quand les salopards qui ont émis ces diktats ne seront plus aux affaires, pratique), comme de pouvoir boire son café tout en visio-conférenciant avec son patron ou son chef sans avoir à subir



ses regards désapprobateurs, comme de se cogner les notes de service en chaussons et pyjama, voire, pourquoi pas, carrément à poil les jours de grande canicule, comme d'écouter **Motörhead** à fond tout en finalisant le dossier ultra urgent pour la semaine dernière sans les plaintes des collègues qui préféreraient **Obispo** ou **Clara Luciani** (rigolez pas, il a fallu que je creuse Google pour trouver des chanteurs merdiques, ça ne fait pas partie de mon référentiel, faut pas déconner, dans le cas de la Clara, elle a même réussi à s'incruster dans un documentaire sur **Baudelaire**, si ça n'est pas du surréalisme, comme d'ailleurs cette autre cruche de **Camélia Jordana**, la télé nivelle vraiment par le bas, pour ne pas dire la basse-fosse, ou les égouts, on n'est pas sortis du sable, et c'est bien la seule fois où vous lirez les noms de ces burnes dans cette estimable gazette). Oui, le télé-travail, ça permet d'oser tout ce qu'on ne peut pas se permettre en présentiel, comme on dit maintenant, histoire de faire hype. Comme d'aller se balader sur les sites de cul. Non, ne me dites pas que vous ne l'avez pas fait, je ne vous crois pas. Après tout, puisque vous êtes payés pour rester chez vous, autant en profiter, c'est humain, ça fait partie des petits plaisirs qui permettent de supporter cette autre dictature insidieuse, celle du patronat. Et les sites de cul, ça n'a rien de générationnel, c'est même universel, ça devrait être inscrit au patrimoine culturel (sans jeu de mot) de l'UNESCO. Il y en a tant à qui ça a fait beaucoup de bien. Celui-ci en vaut un autre, avec ses centaines de galeries de photos. Pour vous y retrouver, plusieurs solutions s'offrent à vous, par thèmes ou par modèles, si les noms parviennent à vous évoquer quelque chose : **Brittany Savage**, **Katrin Tequila**, **Cara Mell**, **Carlotta Champagne**, **Kiki Cash**, **Courtney Love** (non, pas madame **Cobain**, une autre, fallait oser prendre ce pseudo), **Alexia Nude Muse**, **Audrey Hempburn**, **Lilith Lust**, **Alevtina Batman**, **Bonnie Parker** (là non plus pas la même, la première n'étant hélas plus trop en état de poser nue), **Bea Wolf** (qui n'est pas madame **Beowulf**), **Zoe Doll**, parmi quelques exemples évocateurs. Mais la page que je préfère, c'est celle consacrée aux "cosplay", qui creusent évidemment le concept beaucoup plus loin que les jeunes japonaises à peine nubiles qui ont inventé le genre, et qui, du coup, se prennent un méchant coup de vieux malgré leur jeune âge. Le second degré, c'est toujours mieux quand on le pousse à l'extrême. Quelques pages de détente sur lesquelles surfer entre deux réunions soporifiques, deux engueulades pour retard chronique, ou deux refus de demandes de congés pour burn-out ("Quoi ? Surmené ? En restant chez toi ? Tu te fous de moi ?", langage patronal certifié conforme).



### The PRETTY THINGS : Bare as bone, bright as blood (CD, Madfish)

Ce disque est un testament, celui de Phil May, décédé le 15 mai 2020, quelques semaines après avoir enregistré cet ultime album. Après presque soixante ans de carrière, les Pretty Things avaient donné leur dernier concert en décembre 2018, décidant de ne plus se produire sur scène, mais ne s'interdisant pas de se retrouver en studio à l'occasion. Ce qu'ils firent début 2020, pour ce treizième album. Autour du duo fondateur composé de Phil May et Dick Taylor, on retrouvait George Woosey, le dernier bassiste du groupe, et Mark St John, batteur qui avait fait plusieurs apparitions dans les années 80, 90 et 2000. Comme pour marquer la transition entre la scène désormais délaissée et le studio devenu leur dernier refuge, Phil May et Dick Taylor choisissent d'enregistrer un album acoustique, ce qu'ils n'avaient encore jamais fait. Au contraire, dans les années 60, les Pretty Things passaient même pour l'un des groupes les plus bruyants et les plus sauvages d'une scène anglaise en pleine ébullition. Dick Taylor n'avait-il pas fait partie de la toute première formation des Rolling Stones en 1962 ? Avant de quitter un groupe où il avait été relégué au poste de bassiste, Brian Jones, le fondateur des Stones, et Keith Richards s'étant octroyés les postes de guitaristes. Peu après, Dick Taylor rencontre le chanteur Phil May, et tous deux forment les Pretty Things, groupe auquel ils resteront fidèles jusqu'à la fin. "Bare as bone, bright as blood" est donc un album essentiellement acoustique, Dick Taylor assumant la plus grande partie des pistes de guitares, électrique, acoustique, slide, néanmoins épaulé par trois autres guitaristes, Sam Brothers (également à l'harmonica et au banjo), Henry Padovani (le plus anglais des corses, et inversement, ex Police, Wayne County & the Electric Chairs ou Flying Padovanis) et George Woosey, tous trois jouant principalement débranchés. De son côté, Mark St John a mis sa batterie au rencart, pour n'utiliser que de discrètes percussions, tandis que le parcimonieux Jon Wigg est au violon. Une fois le groupe réuni, restait à établir la liste des morceaux à mettre en boîte. Pour deux musiciens ayant grandi dans l'Angleterre des années 50 en écoutant du blues, il semblait évident de reprendre quelques classiques, "Can't be satisfied" (Muddy Waters), "Come into my kitchen", "Love in vain" (tous deux signés Robert Johnson), "Ain't no grave" (un gospel de "Brother" Claude Ely), "Black girl" (un traditionnel également connu sous les titres "In the pines" ou "Where did you sleep last night ?" et popularisé notamment par Lead Belly) ou "I'm ready" (Willie Dixon pour Muddy Waters). Avec ça on a la moitié du disque, preuve de l'importance de ces influences blues chez Phil May et Dick Taylor. Pour autant, les deux hommes ne vivent pas que dans le passé, ils restent ouverts aux sonorités actuelles, comme le prouvent "Faultline" (Black Rebel Motorcycle Club), "Redemption day" (Sheryl Crow), "The devil had a hold on me" (Gillian Welch) et "To build a wall" (Will Varley), complétant ce track listing par deux originaux, "Bright as blood" (signé George Woosey) et "Another world" (composé par un certain Pete Harlen, un illustre inconnu, qui pourrait bien être un prête-nom, le tout étant de savoir pour qui, j'aurais bien une idée, mais, n'étant sûr de rien, je préfère la garder pour moi, il ne s'agirait pas d'alimenter une rumeur non fondée). "Bare as bone, bright as blood" est d'une sobriété musicale qui convient parfaitement à un tel projet, et qui clôt de belle manière l'aventure des Pretty Things. Une rusticité qui ne se retrouve guère dans la pochette, avec ces contrastes de gris saturés et de rouges ensanglantés, mais il fallait bien qu'on y retrouve un peu du passé du groupe, qui a toujours aimé cette association de couleurs. On n'entendra plus jamais Phil May (à moins, bien sûr, qu'on exhume quelques inédits dans les années à venir), et peut-être plus non plus Dick Taylor, en tout cas plus avec le groupe, il faut donc profiter pleinement de ce disque authentique qui distille une certaine sagesse qu'on n'attendait plus forcément de la part de ces deux hommes qui ont longtemps joué les trublions au sein d'une scène rock anglaise qui n'en manquait pourtant pas. Finalement, le blues aura eu raison de tout, comme il fallait s'y attendre.



**RANDELLS : Kicks (CD, Monster Zero - [www.monsterzerorecords.com](http://www.monsterzerorecords.com))**

La simple mention du label Monster Zero a le don de développer en nous un réflexe pavlovien, celui de saliver comme un bouledogue à la perspective de s'écouter une bonne tranche de punk'n'roll ramonesque. Le nouvel album des Randells ne déroge à cette règle élémentaire, même si le groupe suédois est un nouveau venu dans l'écurie autrichienne. Le trio vous botte le cul avec une efficacité qui frise l'insolence, saupoudrant son punk-rock de bubblegum, en guise de sucre candi, ou de surf acidulé, façon nappage à la fraise. Avec les Randells, aucun risque de buter sur de quelconques sonorités factices et chimiques, c'est que du naturel, de l'organique, du bio. Les titres ne dépassent pas les deux minutes et célèbrent un art de vivre où l'insouciance le dispute à la désinvolture. C'est à peine si quelques questions métaphysiques viennent perturber ce bel ordonnancement, comme de savoir si l'on va banalement baiser dans la chambre à coucher, si l'on aura du soleil pour les vacances, si l'on va pouvoir se débarrasser du chewing-gum qu'un plaisantin a laissé tomber dans nos cheveux ou si Elvis n'aurait pas été enlevé par des extraterrestres plutôt que de mourir sur son chiotard. De toute façon, si l'on n'a pas les réponses, on passe à autre chose, et l'on ne se prend pas le chou pour si peu. Mieux vaut faire la fête avec les potes, comme Beef Bonanza, des Bones (swedish connection for ever), qui vient pousser la chansonnette sur "I don't wanna go", une profession de foi plus crédible que celles de nos candidats aux élections. Et pour ceux qui n'auraient pas compris le message subliminal tapi dans le nom du groupe, une piqûre de rappel, Riff Randell est une lycéenne (interprétée par la sexy P.J. Soles) qui rêve de rencontrer Joey Ramone dans le film d'Allan Arkush, "Rock'n'roll high school". Si, avec ça, vous avez encore des doutes quant à la capacité des Randells à vous avoiner leurs deux accords sans débander, je crains que votre cas ne soit désespéré. Je vous renvoie à votre statut de factotum de la vacuité généralisée et je vous plains... Pas plus de trois secondes, faut pas non plus déconner, j'ai mieux à faire, comme me remettre cette douzaine de pépites pop-punk qui me font tapoter du pied comme si Parkinson commençait à s'attaquer à ma petite personne par la base. Au moins, en concert, si un jour on peut s'en refaire, ça passera inaperçu.

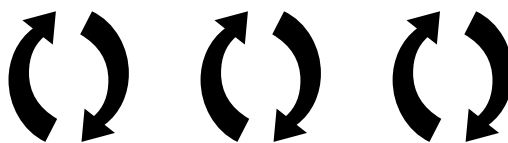
**Jean-Noël LEVAVASSEUR : Terminal mortuaire (Editions Ouest-France)**

Outre le rock'n'roll (voir les nombreux recueils de nouvelles qu'il a supervisés depuis plusieurs années), Jean-Noël Levavasseur a une autre passion, l'écriture, notamment le roman noir, ou, à tout le moins, gris foncé. Comme la nuit, un temps qui favorise souvent l'expression des instincts les plus bas, le côté sombre de l'humanité s'unissant à celui, tout aussi obscur, du cosmos. "Terminal mortuaire" est une enquête de Martin Mesnil, un personnage ravagé par la vie, qui n'est ni flic ni journaliste, et qui n'a donc, en théorie, aucun intérêt à s'occuper de ce qui ne le regarde pas. Sauf quand il est rattrapé par les événements, et qu'il y a assiste comme témoin "privilegié". Comme dans ce livre, alors qu'il effectue une mission d'intérim sur les quais du terminal ferry d'Ouistreham, en charge du bon déroulement de l'embarquement des poids lourds à destination de l'Angleterre. Si Ouistreham n'est pas Sangatte (la ville n'a pas l'"honneur" des bandeaux roulants de BFM-TV), le problème des migrants n'y est pas moins prégnant. C'est au milieu de ce chaos migratoire que les vagabondages semi-professionnels de Martin Mesnil vont le mener. Il n'en demandait pas tant. D'autant que ces migrants attirent dans leur sillage une faune mafieuse qui, comme les vautours, espère bien trouver une partie de sa pitance. Pour les besoins de sa narration, Jean-Noël Levavasseur a inventé un pays imaginaire, la Salvénie, qui a connu une guerre civile meurtrière voilà quelques décennies, après l'éclatement d'un pays plus vaste auquel ce nouvel état appartenait. Difficile de ne pas y voir le Kosovo, la Serbie ou la Bosnie, et l'implosion de l'ex Yougoslavie. Des cendres de cet état totalitaire sont sortis des tortionnaires oubliés de la justice internationale, et des flots quasi continus de migrants fuyant une misère bien réelle en quête d'un mieux-être très hypothétique, tous finissant par se retrouver dans le cul-de-sac d'Ouistreham. Jean-Noël Levavasseur, par ailleurs journaliste à Ouest-France, et Normand de souche, connaît manifestement très bien ce phénomène qui doit certainement, à intervalles réguliers, faire les gros titres de son journal. Au fil des presque 200 pages de son roman, il décortique les mécanismes de cette migration trans-Manche, de cette jungle où le plus fort impose sa loi, a fortiori s'il est riche, armé et sans scrupule. Il dépeint consciencieusement ces zones de transit où l'on joue perpétuellement aux gendarmes et aux voleurs, avec de vrais gendarmes, de faux voleurs, et, au milieu, un monde interlope dont

on ne sait jamais trop de quel côté il penche. Probablement les deux, au gré des circonstances. Mais les apparences sont souvent (toujours ?) trompeuses, et les gens ne sont pas forcément ce qu'ils paraissent être. Surtout quand vient se greffer au milieu du bazar ambiant une histoire de vengeance habilement menée. Quand la géopolitique se heurte au ressentiment personnel, les problèmes du monde en général paraissent finalement bien peu de chose face à la volonté et à la détermination de quelques hommes qui n'ont plus grand-chose à perdre, voire même rien, puisque le destin et l'ambition d'une poignée de salopards leur ont déjà tout volé. L'éternelle matrice des révolutions, fussent-elles à taille individuelle. Jean-Noël Levavasseur évite heureusement la condescendance et le misérabilisme trop souvent de rigueur quand on aborde le sujet de ces migrations pas toujours aussi "innocentes" qu'on voudrait nous le faire croire. Ses victimes ne sont pas de blancs agneaux, et peuvent se montrer largement aussi enragés et sanguinaires que les loups qui les chassent. La loi de la jungle, encore et toujours. Un roman avec du sang (pas mal), de la sueur (un peu) et des larmes (pas beaucoup), déjà paru il y a quelques années, sous le titre "Une manche perdue", dans une version plus "light".

**HEADCHARGER : Rise from the ashes (CD, At(h)ome - [www.label-athome.com](http://www.label-athome.com))**

Headcharger est de cette race de groupes tellement discrets, médiatiquement parlant, qu'on peut facilement passer à côté sans s'en rendre compte. Et puis, de temps en temps, un nouvel album vient nous rappeler que le gang est toujours actif, même si on a zappé un ou deux épisodes de la saga. Perso, c'est l'expérience que je vis avec ces caennais dont on pourrait dire qu'ils ne font guère de bruit, au figuré, si ça n'était justement pas le cas, au propre. Mine de rien, Headcharger viennent de sortir leur septième album en seize ans d'existence, pourtant le groupe est loin d'avoir envahi ma discothèque, à se demander si les labels et les distributeurs font réellement leur boulot. Au moins, leur nouveau point de chute, At(h)ome, qui vient de les signer, semble vouloir réparer ces manquements au simple devoir d'information. Au cours de leur histoire, Headcharger se sont pas mal baladés d'un style à l'autre. Entre hardcore, hard-rock, stoner, on ne peut pas dire que le groupe a suivi une ligne de conduite très rectiligne, comme si les genres étaient pris d'une sorte d'ivresse électrique leur faisant faire des embarquées d'un bord à l'autre du spectre rock'n'roll. Peut-être l'instabilité relativement conséquente de la formation y est-elle pour quelque chose, chaque nouveau membre apportant sa contribution à l'exploration de nouvelles contrées sonores. Comme sur ce "Rise from the ashes", qui voit l'arrivée d'un nouveau guitariste et d'un nouveau batteur. Après, il est vrai que l'apport de sang neuf a toujours été synonyme de régénération, j'en parlais encore il n'y a pas si longtemps avec mon pote Dracula. Conséquemment, ce nouvel album sonne un peu différemment des précédents, avec un petit voyage dans le temps, direction les années 90, et une certaine idée d'un métal alternatif défriché par des groupes comme Soundgarden, Pearl Jam (dans ses meilleurs jours, les plus énergiques), ou Alice In Chains. Certes, ce n'est pas la musique la plus commerciale qui soit, surtout dans nos contrées, mais elle a le mérite de se démarquer des choses trop entendues, tellement rebattues qu'elles peuvent vite devenir insupportables, à force d'acharnement thérapeutique. Les dix titres de "Rise from the ashes" ont ce côté lancinant, rampant, visqueux, presque sensuel, qui vous prend à la gorge (et même un peu plus bas) comme s'il voulait vous licher la carotide et se gaver de votre sève hématique, habile manière de se faire un lifting biologique et d'effacer les outrages du temps. Headcharger d'en reprendre pour un brélan de lustres supplémentaires ? Quand on prétend renaître de ses cendres, ça fait sens.



**E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

**Dave EDMUNDS : 5 originals (3 CD, Floating World Records - [www.floatingworldrecords.co.uk](http://www.floatingworldrecords.co.uk))**

Même s'il est inconnu du grand public, Dave Edmunds n'en reste pas moins l'un des grands noms du rock britannique des années 70 et 80. Chanteur, guitariste, producteur, ses multiples casquettes lui ont permis de toucher un peu à tout. Ce qui lui a également fait changer de style musical en fonction des circonstances et des différents groupes ou musiciens avec qui il a travaillé. Au final, il est plutôt difficile de trouver une quelconque homogénéité dans la carrière et les disques de Dave Edmunds, ce qui ne l'a guère aidé à fidéliser un vrai public, sinon quelques aficionados convaincus de son talent. David Edmunds est né le 15 avril 1944 à Cardiff, Pays de Galles, une origine géographique que le bonhomme revendiquera toujours. C'est là qu'il vit encore aujourd'hui, et c'est quasiment toujours là qu'il a travaillé. Il ne faut jamais sous-estimer ces origines géographiques, c'est aussi valable pour les écossais et les irlandais, dans un pays, le Royaume-Uni, qui n'a souvent d'uni que le nom, une unification qui s'est faite dans la douleur, le sang, les batailles, et de solides rancœurs, parfois encore d'actualité, à l'occasion de poussées de violence indépendantistes. Ceci explique pourquoi les non anglais sont souvent si prompts à afficher leurs racines. La carrière de Dave Edmunds commence alors qu'il n'a que 10 ans. En 1954, il forme un duo avec son frère Geoff, de 4 ans son aîné, the Edmunds Bros Duo, un duo de pianos, puisque les deux gamins sont issus d'une famille où la musique a toujours tenu une place importante. En 1957, après être passés à la guitare, les deux frères intègrent un groupe de skiffle, les Stompers, qui deviennent les Heartbeats. Avant la fin de la décennie, ils rejoignent un nouveau groupe, les 99ers, puis, en 1960, Dave se joint aux Crick Feather's Hill-Bill's. C'est en 1961, à 17 ans, que Dave Edmunds forme le premier groupe dont il est le leader, the Raiders, un trio rockabilly. En 1965, il s'installe à Londres, où il rejoint the Image, et, en 1966, il forme un nouveau groupe, blues-rock, the Human Beans, avec deux anciens musiciens des Raiders, et un second guitariste du nom de Mickey Gee. En 1968, les Human Beans deviennent Love Sculpture, groupe avec lequel Dave Edmunds connaît le succès, grâce à une version rock de la "Danse du Sabre", du compositeur arménien Aram Khachaturian. "Sabre dance" grimpe jusqu'à la cinquième place des charts anglais. Le groupe récidive peu après avec une version rock chaloupée de "Farandole", extrait de "L'arlésienne" de Georges Bizet, mais sans succès cette fois. Ce genre de truc, ça marche une fois parce que c'est marrant, mais ça va rarement plus loin. Love Sculpture se sépare en 1970 et Dave Edmunds entame une carrière solo, avec un premier single qui se propulse en tête des charts à Noël. "I hear you knocking" est une reprise de Smiley Lewis et reste la pièce maîtresse de la discographie de Dave Edmunds. Parallèlement à ces premiers efforts solo, il se lance dans la production, avec le groupe néo-rockabilly Shakin' Stevens and the Sunsets. Au début des 70's, Dave Edmunds sort son premier album solo, "Rockpile", et continue à produire, travaillant notamment pour les Flamin' Groovies, et pour quelques-uns des premiers groupes pub-rock, Brinsley Schwarz ou Ducks Deluxe. Il a investi les studios Rockfield, à Monmouth, Pays de Galles, et ne les quittera quasiment plus. C'est en produisant Brinsley Schwarz que Dave Edmunds rencontre le guitariste Nick Lowe, avec qui il forme Rockpile en 1975, un groupe qui connaît une notoriété certaine durant les quelques années suivantes, bien qu'il n'ait sorti qu'un seul et unique album. Le problème, c'est que Dave Edmunds et Nick Lowe, à titre individuel, sont sous contrat avec des labels différents, ce qui rend impossible le fait qu'ils puissent sortir des disques sous le nom de Rockpile. Du coup, durant cette période, les albums du groupe sortent alternativement sous le nom de Dave Edmunds ou sous celui de Nick Lowe, ce qui n'est pas la voie la plus facile pour se créer une identité de groupe. En attendant, en 1975, Dave Edmunds fait paraître son deuxième album solo, "Subtle as a flying mallet", sur RCA. En 1977, il signe avec Swan Song, le label de Led Zeppelin, ce qui lui permet de sortir les albums "Get it" en 1977, "Tracks on wax 4" en 1978, "Repeat when necessary" en 1979 et "Twangin'" en 1981. Ce n'est qu'en 1980 que Rockpile sort enfin son premier album, avant de se séparer quasiment dans la foulée. Dans les années 80, en tant que producteur, il travaille avec des gens comme Paul McCartney, le groupe de psychobilly King Kurt, les Stray Cats, les Fabulous Thunderbirds ou Status Quo. En tant que chanteur, en 1983, sur l'album "Information", il collabore avec Jeff Lynne, d'Electric Light Orchestra, et découvre par la même occasion les synthétiseurs, ce qui n'est pas ce qu'il a fait de mieux, puisque son album suivant, "Riff raff", en 1984, en est envahi, au point de faire passer son fabuleux jeu de guitare au second plan, un jeu à la fois énergique et décontracté, à l'image de l'homme. À partir des années 90, Dave Edmunds entre dans une sorte de semi-retraite, il n'a pourtant guère plus de 45 ans, dont il ne sort qu'épisodiquement. Il effectue notamment deux

tournées, en 1992 et 2000, avec le All Starr Band de Ringo Starr. Entre 1990 et 2000, il sort trois albums. Mais il faut attendre 2013 pour en voir paraître un nouveau, "...Again", qui ne propose que 4 nouvelles chansons, le reste étant constitué d'enregistrements des années 90. En 2015 paraît son dernier album, "On guitar... Dave Edmunds : rags & classics", sur lequel il reprend, en version instrumentale, quelques classiques du rock'n'roll. Normalement, ce devrait être le dernier tout court, puisque Dave Edmunds a officiellement annoncé qu'il arrêterait la musique en 2017. Il a aujourd'hui 77 ans. Ce triple CD propose cinq des albums de Dave Edmunds, même si le couplage peut paraître bizarre. En effet, à son deuxième album, "Subtle as a flying mallet", de 1975, sont associés les quatre disques parus à la file entre 1982 et 1987, "D.E. 7th", "Information", "Riff raff" et le live "I hear you knocking". Ca n'est pas la première fois que Dave Edmunds subit les avanies de compilateurs facétieux. En 2015, déjà, à l'occasion d'un coffret regroupant, là aussi, cinq de ses albums, Warner Music Group avait certes réédité les quatre parus sur Swan Song, entre 1977 et 1981, mais avait cru bon de compléter l'objet avec le deuxième album de Love Sculpture, "Forms and feelings", paru en 1970. Comprenez qui pourra, même s'il faut y voir les conséquences des différents rachats de droits d'édition, détenus par diverses compagnies. Au passage, on notera juste que, pour ce qui concerne les vingt premières années d'activité discographique de Dave Edmunds, trois de ses albums n'ont, pour l'heure, jamais bénéficié d'un traitement en coffret, le premier disque de Love Sculpture, "Blues helping", paru en 1968, son premier album solo, "Rockpile", paru en 1972, et celui de Rockpile, le groupe, paru en 1980, même si ces deux derniers ont déjà été réédités, séparément, avec de nombreux bonus à la clé, tout comme "Subtle as a flying mallet". Ce disque, qui ouvre le coffret qui nous intéresse, reste le meilleur des cinq compilés ici. Un album très rock'n'roll, avec ses nombreuses reprises, Ronettes, Ray Charles, Chantels, Crystals, Everly Brothers, Chuck Berry, Arthur Alexander, Chordettes, Webb Pierce. On remarque une certaine prédilection pour les girl-groups, et pour Chuck Berry, repris deux fois ici, mais aussi quasiment sur chacun des disques de Dave Edmunds. A ce niveau, ça frise la monomanie. Exceptionnellement, alors que les quatre autres albums ne sont proposés que dans leur couplage original, "Subtle as a flying mallet" est augmenté de deux bonus, l'instrumental bluegrass "Pick axe rag", écrit et interprété par Dave Edmunds et Mickey Gee, et paru en single en 1973, sur le label Rockfield, et la reprise de "Some other guy" de Richie Barrett, restée près de trente ans inédite avant qu'elle ne refasse surface en 2004, sur l'une des premières rééditions de l'album. Avec "D.E. 7th", on entre de plain-pied dans les années 80, notamment au niveau du son de batterie, avec la caisse claire souvent en écho, bien que, musicalement, ce soit la country qui prédomine, même si, curieusement, il n'y qu'une seule reprise d'un artiste véritablement estampillé country, "Louisiana man", du violoniste Doug Kershaw. Les autres reprises sont traitées "façon" country, voire même bluegrass, bien qu'elles proviennent du répertoire de Bruce Springsteen ("From small things (big things one day come)", un inédit de "The river"), NRBQ ou Gallagher & Lyle, sans oublier le Chuck Berry syndical, "Dear dad". Un album plutôt plaisant, avec ses cuivres sur un brélan de titres. Avec "Information" s'ouvre la période la plus aventureuse de la carrière de Dave Edmunds. C'est sur cet album qu'apparaît pour la première fois Jeff Lynne. Heureusement, il joue ici plus de basse que de synthétiseurs, ces derniers restant encore assez discrets, même si son comparse claviériste d'Electric Light Orchestra, Richard Tandy, vient l'épauler. Jeff Lynne écrit néanmoins "Slippin' away", un morceau très pop, qui paraît en single et qui, sans surprise, entre dans le top 40 américain. A côté de cette sucrerie assez quelconque, Dave Edmunds poursuit sa relecture des titres des autres, Moon Martin, NRBQ (encore), J. Geils Band, Kenny Lee Martin. Mais pas de Chuck Berry pour une fois. Un disque qui nous laisse sur notre faim, mais qui annonce les errances synthétiques du suivant, "Riff raff". Album sur lequel Jeff Lynne prend plus d'importance, produisant six titres sur dix (contre deux sur "Information"), et écrivant trois chansons (contre une seule sur "Information"). En revanche, il n'est plus musicien sur cet album, laissant les synthétiseurs aux seules mains de Richard Tandy, ce qui ne change pas grand-chose sur le fond. Le fait qu'on n'y trouve que deux reprises y étant peut-être aussi pour quelque chose. En effet, à part les covers des Four Tops et de Rare Bird, il n'y a ici que de l'original, ce qui est exceptionnel dans la discographie de Dave Edmunds. Outre les trois compositions de Jeff Lynne, Dave Edmunds se fend d'un morceau, John David, le bassiste du groupe, deux, et le musicien irlandais Paul Brady, deux aussi. C'est clairement l'un des albums les plus ternes de Dave Edmunds. Il ne connaît d'ailleurs aucun succès, et marque la fin de la collaboration avec Jeff Lynne. Il faudra même attendre six ans avant de voir paraître un nouvel album

studio de Dave Edmunds. C'est dire si la fracture a été brutale. Entre-temps, Columbia, qui avait fait paraître ces trois derniers albums studio aux Etats-Unis (Arista les avait sortis en Europe), comble l'attente avec la réalisation d'un album live, "I hear you knocking", qui complète ce coffret. Crédité au Dave Edmunds Band, il montre un groupe composé du batteur Dave Charles, du bassiste John David, du guitariste Mickey Gee et du clavier Geraint Watkins. Les onze titres de l'album sont enregistrés dans trois endroits différents, le Roseland Ballroom de New York, la Venue de Londres et le Capitol Theatre de Passaic, New Jersey. Dave Edmunds passe en revue ses plus grands succès, "Girls talk", "Here comes the weekend", "Slipping away", "I hear you knocking" et autres "Ju ju man", et nous offre en prime deux reprises qu'il n'avait encore jamais enregistrées, "Paralyzed" d'Elvis Presley et "The wanderer" de Dion. Perfectionniste jusqu'au bout du médiateur, Dave Edmunds a longuement retravaillé les bandes live en studio, avec de gros efforts sur le mixage et le mastering, laissant les captations du public largement en retrait. Du coup, si ce n'est les quelques applaudissements entendus entre les morceaux, on pourrait presque penser que ce disque a été mis en boîte en studio. Dave Edmunds et son groupe étant en grande forme, ce disque clôt de belle manière ce coffret, faisant oublier les errances de "Riff raff", et donnant à entendre de nouvelles versions de chansons déjà connues, bourrées d'énergie et de spontanéité. Avec le recul, même les faiblesses d'"Information" et de "Riff raff" parviennent à être atténuées par le passage du temps, et par le fait qu'elles sont comme mises entre parenthèses par l'écoute en continu de ces cinq albums. Globalement, le bilan reste positif, confirmant que Dave Edmunds est une valeur sûre, un musicien trop sous-estimé que ce coffret pourrait permettre de (re)découvrir. Souhaitons le lui.

#### **FALL FOR RISING : Test a lion (CD autoproduit)**

C'est chiant les djeuns ! Ca n'a peur de rien, quitte à aller fourrer sa tête dans la gueule d'un lion. Ca vous humilie ses aînés tellement ça joue avec aisance et facilité. Ca vous file un sérieux coup de vieux quand ça déboule avec un disque qui laisse à penser qu'ils font de la musique depuis une bonne dizaine d'années, à raison de huit heures par jour, sans RTT, sans jours fériés et sans vacances. De quoi mettre à bas toutes vos certitudes sur les vertus de l'expérience, de l'ouvrage sans cesse remis sur le métier, de la maturité, bla bla bla. Prenez Fall For Rising par exemple. A peine plus de deux ans d'existence et ils vous avoient six titres d'un hardcore tellement calorifique que ce disque devrait pouvoir remplacer votre chaudière, votre poêle à granulés ou votre cheminée, fût-elle industrielle, pendant les quinze prochains hivers, estimation basse. Non seulement vous faites des économies de carburant, mais, en plus, vous n'avez même pas besoin de faire venir le ramoneur pour vous récupérer les conduits, le hardcore de Fall For Rising est autonettoyant, ce qui marche aussi pour les oreilles. Tout bénéf je vous dis. Ce qui les rend encore plus énervants. Le rock'n'roll, ça devrait être interdit aux djeuns ! Ils devraient tout faire depuis le commencement, la flûte à bec, le folklore local, la musique classique, le bal musette, la variété, la pop (même à petite dose, on n'est pas des sauvages) et il n'est pas question ici de pratiquer la torture auditive intensive), et après seulement, genre vers la cinquantaine bien tassée, se lancer dans le gros son qui tache, qui laboure son carré de luzerne et qui décolle le papier peint rien qu'en sortant le médiateur de sa poche. Ainsi, les vieux n'auraient plus rien à craindre pour leur crédibilité et leur réputation. Parce que là, avec Fall For Rising, j'en connais qui vont avoir de méchantes envies de raccrocher leur guitare et de se pencher sur la vie et les moeurs de la tomate cerise ou de l'artichaut breton. Ce qui est sûrement passionnant, mais ne remplace quand même pas les frissons d'un accord grasseyant ou d'un riff gouleyant, des trucs qu'on trouve à foison durant les vingt et quelques minutes de grabuge sonore du premier jet de Fall For Rising. Dont on ne peut pas dire que l'activité préférée soit l'indolence. Je range ma carte d'identité, je me ruine en antirides, et j'essaie de faire comme si je n'avais pas l'âge de mes artères en espérant passer pour un de leurs potes de lycée. Pour l'instant, Fall For Rising, c'est tout ce que j'ai trouvé comme fontaine de jouvence. Pourvu que la méthode Coué soit à la hauteur de sa publicité.



#### **SOUS ESCORTE : Passion intacte (CD, Une Vie Pour Rien/ Primator Crew)**

Deux petits tours et puis s'en vont. Après un premier EP en 2018, les genevois de Sous Escorte enregistrent un premier album... avant de splinter. C'est ce disque qui sort aujourd'hui, à titre posthume donc. Une fois qu'on aura surmonté son exaspération à l'écoute des hymnes au foot et aux ultras, qui font parfois de la oi ! une musique à peine digne de celle que pourrait écouter un stupide redneck, on se concentrera sur les influences 80's traînant chez ce groupe qui a su digérer l'efficacité du street-punk des origines. Sous cet angle, "Passion intacte", le titre de l'album, prend tout son sens, une passion qu'on devine intense, à défaut d'avoir misé sur le long terme. A classer entre R.A.S., pour le côté francophone, et la voix plus souvent rugissante que réellement chantante, et les Templiers, pour la tendance brute de décoffrage. J'allais dire que les labels Une Vie Pour Rien et Primator Crew prenaient un certain risque à sortir le premier album d'un groupe qui n'existe plus et qui ne pourra donc le défendre sur scène, mais comme les concerts sont désormais passés par profits et pertes, et sûrement pour un moment, surtout avec le "pass nazitaire" que vient d'exhumer Macron d'un vieux dossier retrouvé dans un hôtel de Vichy, ça ne change finalement pas grand-chose. Pour l'heure, le disque reste le seul moyen de satisfaire son besoin de musiques agitées.

#### **KRONSTADT : Quai de l'Ouest (CD, Une Vie Pour Rien/ Destructure Records/Lada/Senseless Acts Of Anger)**

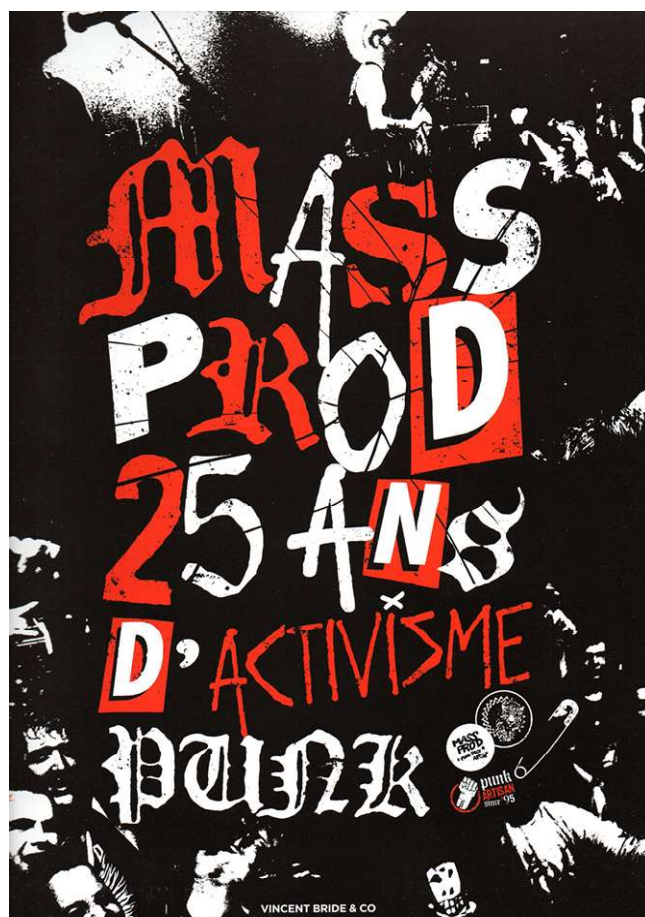
Pour leur deuxième album, les lillois de Kronstadt (avec d'ex membres de Traître dans le line-up) évitent l'enlèvement et peaufinent un punk-rock qui fait la part belle aux mélodies, fussent-elles un rien sombres et amères. En effet, si Kronstadt sait comment trusser une chanson, ça n'est pas pour donner dans la gaudriole et la franche rigolade. Les temps sont maussades, surtout depuis un an et demi, mais c'était déjà vrai avant les frasques d'un virus assez peu friendly, certes, mais dont on a quand même largement surestimé le pouvoir de nuisance. Les temps sont moroses, disais-je, ainsi le sont les compositions de Kronstadt, et surtout leurs textes, le français, pour le coup, aidant à leur compréhension. Chez Kronstadt, pas de grandes envolées punky, et encore moins de tirades hooligans, malgré le fait que le groupe se retrouve sur un label largement estampillé oi !, mais des chansons ramassées, denses, intenses, au plus près de l'os, quasi primales, limite frustrées, même si on a mis les moyens sur une production au cordeau, qui renforce l'aspect cafardeux de l'ensemble. Un spleen urbain véhiculé par la voix frugalement éraillée du chanteur, mixée jusque comme il faut, ni trop en avant, ni trop en retrait, qui s'intègre parfaitement dans un ensemble homogène. L'exercice n'est jamais facile, souvent casse-gueule même, et Kronstadt s'en sort avec la maîtrise de vieux briscards qui en ont vu d'autres, et qui ne risquent pas de s'embarquer dans des aventures périlleuses et aléatoires. Kronstadt, c'est du punk conscient et concerné, mais qui ne s'arrête pas à la vacuité de slogans souvent trop creux pour être crédibles. Eux préfèrent fouiller plus en profondeur et rendre leurs conclusions avec style et méthode. Quitte à chanter en français, autant le faire avec éloquence et tenue. On pourrait voir chez Kronstadt les héritiers de Camera Silens ou Zabriskie Point pour le maintien de leur musique et la perspicacité de leur prose. Mention également à l'artwork de cet album, une volonté graphique déjà affirmée sur le premier. On frise la perfection chez les lillois.

#### **Vincent BRIDE & CO : MASS PROD : 25 ANS D'ACTIVISME PUNK (Editions Goater & Mass Prod)**

**MASS PROD SAMPLER 2021 (2 CD, Mass Prod - massprod.com)**  
Crénom ! Une semaine, bien tassée, c'est le temps qu'il m'a fallu pour m'engloutir le pavé que Mass Prod vient de faire paraître pour célébrer le premier quart de siècle de l'association. Assurément, je n'ai pas fait que ça durant cette semaine, mais quand même, pour moi qui lit plutôt vite et plutôt beaucoup, je dois bien admettre que peu de bouquins me résistent aussi longtemps, à part les cycles. Tolkien ou Stieg Larsson, d'accord, c'est assez chronophage, mais bon sang, un opuscule sur une association punk, je n'aurais jamais cru. Un petit mot sur la genèse de l'ouvrage. Printemps 2020, comme certains d'entre vous doivent s'en souvenir, nos petites dictatures mondiales, pour une fois toutes d'accord entre elles pour faire chier le monde et tout le monde, décident de tout arrêter, économiquement et socialement, et d'assigner leurs populations respectives à résidence. Interdiction de se déplacer et d'avoir une quelconque activité. Tout juste si on pouvait encore manger, regarder la télé, écouter de la musique, lire ou baiser. S'ils en avaient eu les moyens, je suis sûr



qu'ils auraient envoyé flics et militaires chez chacun pour vérifier qu'on se transformait bien tous en momies. Bref, avec une vie mise entre parenthèses, il fallait quand même trouver à s'occuper, surtout dans le cas d'un hyperactif comme Vincent, le couteau suisse, l'homme à tout faire de Mass Prod. Plus de concerts à organiser, plus de stands de merchandising à installer le week-end un peu partout en France, c'est sûr, il y avait du temps libre à meubler. Une fois expédiées les affaires courantes discographiques, Vincent a, dans un premier temps, décidé d'avancer la parution du n° 7 du fanzine "Punkulture" à ce printemps 2020 plutôt que d'attendre l'automne. OK ! Tout la rédaction sur le pont, et l'affaire fut rondement menée. Mais ça ne suffisait pas. Une fois le zine bouclé, ça restait quand même "Waterloo (ou Rennes) morne plaine". Pas de quoi refroidir l'ardeur et l'enthousiasme du quidam, dopé à la tarte aux légumes et au ping-pong (ça, je l'ai appris en lisant ce grimoire), qui s'avise alors de noter que l'asso Mass Prod allait avoir 25 ans en 2021. Un tel anniversaire, un quart de siècle, cinq lustres, c'est pas si fréquent ni très banal pour une association culturelle, a fortiori punk, alors autant profiter de ce "temps mort" (plus que mort même, puisqu'on n'est toujours pas sorti de la bière à l'heure où j'écris ces lignes, sans même parler de résurrection) pour tenter l'impensable (et l'impossible ?), concocter une petite brochure pour raconter cette histoire hors norme, et pourquoi pas entrer dans l'Histoire. Et là, on pense que ça va être facile, une partie de rigolade, une asso punk, il ne doit pas y avoir tant à en dire. A la limite, et au maximum, ça pourrait faire un hors-série de "Punkulture" (100 pages quand même le zine). Grave erreur de jugement. C'est qu'il y a de la matière, de la richesse, de la viande autour de l'os. Mass Prod, ce sont des dizaines de personnes qui gravitent autour, sur des orbites plus ou moins éloignées de l'oeil du cyclone, ce sont des centaines de groupes ayant participé aux disques ou aux concerts, ce sont surtout 25 années de vie intense et trépidante. Rapidement, il faut se rendre à l'évidence, ce bouquin ne pourra être qu'un pavé. Au total, il faudra une année à Vincent pour mettre tout ça en place et en forme, et pour coordonner les participations de nombreux intervenants. Personnellement, il m'a mis la puce à l'oreille quand il m'a demandé de lui fournir toutes les chroniques des disques Mass Prod que j'ai pu pondre dans la modeste gazette que vous êtes en train de compulsuer. Ce qui m'a fait prendre conscience que, rien qu'à mon modeste niveau, j'en ai quand même écrit plusieurs dizaines (une certaine ? je n'ai pas compté, mais il y en a beaucoup). Et je me suis dit que je n'étais certainement pas le seul. Quand je vois le résultat final, j'avais raison. Quand j'ai reçu le paquet, je n'en revenais pas. Le truc fait 500 pages sur papier épais et glacé, en grand format, et pèse bien ses deux kilos et demi (cinq livres, ah ah). Accessoirement, c'est le poids minimum d'un nouveau-né arrivé normalement à terme, il n'y a pas de hasard. Rien qu'en le lisant, vous faites votre petite séance de musculation en même temps. C'est que le machin vous pèse sur les bras, les poignets et les mains. Un moment, j'ai pensé m'acheter un lutrin pour éviter des tendinites un peu partout. J'ai vite renoncé au vu de l'encombrement du truc, vraiment pas pratique dans mon fauteuil spécial lecture, déjà pas franchement confortable au naturel (ça m'évite de m'endormir en lisant Nietzsche), et encore moins dans mon lit, quand je bouquine avant de m'endormir. Tant pis, va pour la tendinite, à laquelle j'ai finalement échappé, comme quoi toute situation n'est jamais complètement désespérée. Mais, allez-vous me dire, qu'y a-t-il dans ces 500 pages ? Élémentaire, il y a tout. La vie et le fonctionnement de l'association dans toute sa diversité. C'est d'ailleurs par là que ça commence, entre la gestion du quotidien et l'historique, année par année. Ensuite viennent les deux principales activités, les disques et les concerts. Comme Vincent a tenu à expliquer comment fonctionne Mass Prod, il se fend également de quelques informations et conseils pratiques concernant la conception et la fabrication d'un disque ou l'organisation d'un concert. Ainsi, si vous souhaitez vous lancer dans l'une ou l'autre de ces aventures, ça vous fait un petit guide pratique pour accompagner vos premiers pas. Mass Prod ayant sorti 300 disques au cours de son histoire, et comme il y a peu de chances que vous les possédiez tous, encore qu'il ne faille jurer de rien, les complétistes (gare à la faute de frappe) étant partout, vous trouverez un listing complet de ces disques, et, surtout, une présentation de tous les groupes ayant sorti au moins un disque sur le label. Hors compilations. Parce que, rien qu'avec les "Breizh disorder", par exemple, et les 350 groupes y ayant participé, ce paragraphe aurait facilement doublé de volume. Pour chaque groupe, il y a un petit historique, la liste de ses membres, sa discographie, y compris hors Mass Prod, une ou plusieurs photos, et, parfois une ou deux chroniques de disques. C'est évidemment là-dedans que j'ai retrouvé une bonne partie des miennes. Ce qui m'a fait drôle de les relire quasiment à la file, un exercice que je ne fais jamais. Une fois une chronique écrite, et parue dans ma newsletter, je



ne suis pas si narcissique que je les relise sans cesse. Là, si. Et je n'aurais peut-être pas dû, notamment celles des "Breizh disorder", puisque je me suis rendu compte qu'elles étaient quelque peu redondantes. D'un volume à l'autre, j'ai un peu trop tendance à réutiliser les mêmes formules. Il va falloir que corrige ça vite fait. Ça aura au moins eu ça de bon. Merci Vincent de m'avoir ouvert les yeux. Le paragraphe concerts reprend le même principe, avec un listing complet de tout ce qu'a organisé Mass Prod, les principaux festivals et les principales tournées bénéficiant d'articles dédiés. Avec tout ça, l'asso, les disques et les concerts, on a déjà 400 des 500 pages du bouzin. Les 100 qui restent sont consacrées aux graphistes (une composante importante du visuel Mass Prod, entre les pochettes de disques, les affiches de concerts, les flyers, les logos, les badges, les fringues, beaucoup étant reproduits ici), aux photographes (essentiels dans ce bouquin, j'ai compté, il y a au bas mot 76 536 photos au total, si, si, je suis sûr de moi, même si j'ai effectué ce décompte après un pack de bière et une bouteille de vodka, hips), au fanzine "Punkulture" (déjà huit numéros parus, plus ou moins annuels), à une revue de presse, aux anecdotes qui fourmillent forcément en 25 ans d'activité (heureusement, il n'est jamais rien arrivé de vraiment grave), aux cartes blanches et témoignages de groupes ou d'individus qui, à un moment ou un autre, ont côtoyé Mass Prod et ses bénévoles (mention particulière pour ces derniers, sans qui Mass Prod ne serait pas Mass Prod, et qui sont tous cités dans le bouquin, avec au moins une petite photo pour les remercier et leur rendre hommage, on sait entretenir l'amitié du côté du Jardin Moderne). J'ai beau chercher, il me semble que rien ne manque, à part peut-être le traditionnel raton-laveur (même Albeer, par ailleurs collaborateur régulier de "Punkulture", ne le mentionne pas dans sa carte blanche où il manie pourtant l'inventaire comme s'il était payé au mot), mais j'imagine que Jacques Prévert n'était pas disponible pour écrire un petit billet d'humeur. Ce bouquin deviendra certainement l'une des pièces maîtresses du catalogue Mass Prod. Et puisque Mass Prod, à l'origine, avait été créé dans le but de presser le premier disque des Mass Murderers, en 1996, il semblait évident de faire coïncider la sortie de ce livre, en 2021, avec le 300ème disque du label, la compilation annuelle chargée de présenter quelques-uns des groupes de cette étiquette estampillée "Punk artisan". Pas tous les groupes ayant, un jour ou l'autre, sorti un disque sur Mass Prod, sinon, il aurait fallu faire un coffret. Non, cette anthologie se concentre uniquement sur les groupes encore en activité, il sont 58, c'est dire. Du coup, il a fallu les tasser sur deux CD. Impossible de faire autrement. De 20 Minutes De Chaos à Et On

Tuera Tous Les Affreux, en passant par les Varukers, 8°6 Crew, Aggressive Agricultor, Attentat Sonore, Drunken Marksman, Haymarket, King Phantom, Monde De Merde, Penadas Por La Ley, Sick On The Bus, Suppose It's War, Barrenfields, Braintead, Devotos, Stylnox, les Zéclopés, cette sélection montre toute la variété (non, pas de variété ici, hein, attention aux faux amis) du spectre musical défendu par Mass Prod, punk, hardocre, ska, rock'n'roll, voire métal. Une ligne directrice qui n'a jamais varié, il n'y a pas de raison que ça change. Même si beaucoup le leur souhaitent au fil des témoignages, je ne sais pas si Mass Prod fera encore partie du paysage dans 25 ans, ça risque d'être chaud-patate quand même, à moins qu'une relève se profile à l'horizon, ou qu'on découvre comment prolonger une existence humaine de quelques décennies, ou de quelques siècles, mais ça pourrait être marrant de se retrouver avec nos déambulateurs, nos sonotones et nos poches à pipi autour d'une bière (sans alcool ? à cause du diabète ?) à tenter de refaire un monde qui ne se sera probablement guère amélioré. Le seul problème, dans ce cas, c'est qu'on ne sera plus capable de lire le même pavé consacré à ce second quart de siècle, puisqu'on ne pourra plus le porter, et là, pour le coup, le lutrin sera peut-être devenu une bonne idée, sinon une obligation.

### CONFORT : Champ (CD, Bitume - [www.bitume.cla.fr](http://www.bitume.cla.fr))

Outre un nom que j'apprécie particulièrement (les amateurs de jeu de rôles comprendront), Bitume est un label qui s'intéresse à des musiques qu'on pourrait qualifier d'exigeantes. Des musiques qui ne se contentent pas de passer d'une oreille à l'autre sans vous interpeler, comme, par exemple, les dernières productions de Nippercreep, ou, pour ce qui nous concerne aujourd'hui, Confort, dont "Champ" est le deuxième album. Il y a d'ailleurs corrélation entre les deux groupes, puisque Confort est le projet quasi solo de Germain Orliange, le batteur de Nippercreep, qui joue de tous les instruments, guitare, basse, batterie, synthés (ces derniers plutôt discrets). Selon sa terminologie, Confort, c'est du post-grunge-space-metal. Une fois qu'on a dit ça, on pourrait penser qu'on a fait le tour de la question. Pas si simple. Car la musique de Confort se nourrit des propres expériences de son géniteur. Ainsi, le premier album se voulait-il la transcription sonore d'une prise de drogue, qui en suivait les différentes phases, démarrant façon formule 1, imitant les effets immédiats du shoot, pour se terminer façon tortue de La Fontaine, pour en rappeler la descente, pas toujours reluisante. Encore fallait-il l'explicitier, puisque les titres de confort sont essentiellement instrumentaux, ce qui est toujours le cas sur ce deuxième effort, à l'exception du dernier morceau, où l'on peut entendre la voix éthérée de Zoé Vaisset-Louvard, déjà présente, aussi parcimonieusement, sur le précédent. Pour "Champ", Germain Orliange s'inspire d'un événement personnel vécu à l'été 2015, au moment où il lançait le projet Confort, mais il n'en dit pas plus, à nous de nous débrouiller avec ça. Tout au plus pouvons-nous indiquer qu'il décline le sujet en 6 pièces, d'environ cinq minutes chacune, des instrumentaux dont les titres ne sont que des séries de chiffres. Peut-être un code, mais, n'en ayant pas la clé, il m'est impossible de le déchiffrer. Et comme je ne connais personnellement aucun des décrypteurs de la machine Enigma (si toutefois certains sont encore de ce monde), probablement les seuls qui auraient été capables de craquer le bazar, je ne suis pas plus avancé. Ce que je sais, en revanche, c'est que je vais m'amuser à annoncer ces titres à la radio, car, quand je parle d'une série de chiffres, je ne parle pas d'un banal code d'entrée d'immeuble ou de carte bancaire, je parle d'une litanie d'une quinzaine ou d'une vingtaine de chiffres, voire plus. Au moins, le premier album était-il plus simple à décortiquer, les cinq morceaux s'intitulant "Phase 1", "Phase 2", etc, même si le titre générique du disque était déjà une série de chiffres, un peu moins alambiquée cependant. Il n'y a donc pas que la musique qui ne soit pas toujours facile chez Confort. La musique, justement, parlons-en, afin de ne pas subir de répression auditive si je n'aborde pas le sujet. Pour ma part, j'y verrais plutôt une sorte de post-punk, concept un tantinet plus large que le post-grunge. Les six titres jouant d'une certaine linéarité rythmique, à la différence du premier album, qui appareillait bille en tête pour ralentir progressivement au fil des morceaux. Ici, on reste globalement sur le même tempo, assez médium, ce qui renforce l'impression d'oppression qui s'en dégage, et le velouté lancinant qui retient toute votre attention, comme si vous guettiez le moment où ça pourrait décoller, sauf que la fusée reste définitivement clouée au sol, ce qui fout encore plus les jetons, puisqu'on ne peut manquer de se demander pourquoi. Les forces de la nuit auraient-elles décidé de prendre les commandes ? Et si oui, y a-t-il une quelconque lueur d'espoir dans les ténébres ? Y aurait-il un gremlin dans la machine ? Et si oui, quels dégâts pourrait-il causer ? S'il fallait

rapprocher Confort d'un autre groupe, ce serait clairement Mogwai, pour sa propension à passer de la violence extrême aux ambiances vaporeuses via un rock grenu. Mais ça n'est qu'un exemple, qu'on est libre de ne pas valider, selon son ressenti. Une chose est sûre, Confort nous parle, paradoxal pour un projet instrumental, mais c'est justement là le point crucial. La musique est suffisamment évocatrice pour se passer de mots.

## L'ENCYCLO DÉGLINGO DE LÉO

**L**  
Douzième lettre de l'alphabet, et neuvième consonne, le "L" a un petit côté baroque dans certaines de ses graphies. Au départ, on le trouve déjà dans l'alphabet hiéroglyphique égyptien, où il prend la forme d'une houe de berger. Les Égyptiens avaient un faible pour les images mentales audacieuses pour concevoir leurs hiéroglyphes. Ce sont les Phéniciens qui lui donnent à peu près la forme qu'on lui connaît aujourd'hui quand on l'écrit en majuscule, même si elle paraît comme penchée en avant, à la manière d'un pied dont on lève le talon en marchant. Chez les grecs, "L" est l'équivalent de "lambda" ("Λ" en majuscule, "λ" en minuscule). Finalement, les Romains lui confèrent sa forme définitive, l'utilisant également comme chiffre, "L" valant "cinquante", nettement plus qu'au Scrabble, même "compte triple". En Angleterre, "£" est le symbole de la Livre Sterling. On pourrait s'étonner de l'utilisation d'un "L" barré pour désigner cette Sterling Pound comme l'appellent les Anglais. Mais "pound" désigne aussi la "livre", l'unité de masse valant, à la louche, un demi-kilo, que les Anglais abrègent en "lb". Là encore, on ne comprend pas bien l'usage de cette abréviation pour un mot qui ne comprend ni "l" ni "b". En fait, il faut chercher cette abréviation "lb" du côté du latin "libra", qui désignait pareillement une unité de masse d'un demi-kilo. Bon, d'accord, mais comment "libra" est-il devenu "pound" allez-vous me dire ? C'est une bonne question vous répondrais-je. En précisant que "pound" dérive de l'expression latine "libra pondo", soit "le poids d'une livre". Et si la monnaie anglaise a fini par prendre ce nom de "pound", ou "Livre", c'est tout simplement parce qu'une Livre (la monnaie) était le coût d'une livre (la masse) d'argent (le métal). Par extension, le symbole de la monnaie est devenu une évolution graphique du "l" de "lb". Ouf ! Un peu tortueux, mais les Anglais aiment bien cultiver leur insularité. D'ailleurs, pour rester en Angleterre, on notera avec intérêt que le logo du label Parlophone (celui des Beatles notamment), une division de la major EMI, est étonnamment proche graphiquement du symbole de la Livre Sterling, soit "£". Il faut chercher l'origine de ce graphisme dans l'histoire du label. Le nom de Parlophon, sans le "e" final, apparaît en 1896 en Allemagne. Il s'agit d'une filiale de la Carl Lindstrom Company, qui fabrique des gramophones. Le logo de ce Parlophon original est déjà "£", soit la représentation graphique de la lettre "L" en allemand, "L" pour Lindstrom. Il se trouve que cette représentation graphique est très proche du symbole "£" représentant la Livre Sterling, la différence tenant, vous l'aurez remarqué, dans le nombre de barres transperçant la tige du "L". Cette similitude facilite l'installation de la marque Parlophone, avec le "e" final rajouté, en Angleterre, quand, le 8 août 1923, est créée la branche anglaise de la compagnie. Curieusement, en Italie, avant le passage à l'Euro,





le symbole de la Lire était également "£", voire même, bien que plus rarement "£", ce qui n'a pas dû aller sans quelque confusion chez certains touristes Anglais, surtout avec le taux de change entre les deux monnaies. Imaginez la tête du brave londonien voulant acheter une glace vanille-fraise à Rome ou à Venise et se la voyant facturer plus de £ 2000 (soit moins d'une Livre Sterling), de quoi faire un infarctus. En même temps, le nom de la Lire étant lui aussi dérivé du latin "libra", il semble assez logique que le symbole soit le même pour les deux monnaies. Aujourd'hui, évidemment, le problème ne se pose plus. Difficile de confondre "€" et "£", à moins d'être affligé d'une très mauvaise vue, ou d'un QI de palourde anémique. Et puis quoi, pourquoi aller à Rome ou à Venise pour se goinfrer une glace vanille-fraise ? On en trouve sûrement de très bonnes du côté de Trafalgar Square, non ?

## MACROSÉISME

Frémissement terrestre qui vous fait vous sentir tout chose. L'homme est un être très pragmatique. En plus d'avoir nommé tout ce qui l'entourait, y compris l'intangible, comme il ne lui restait plus rien à faire, il a trouvé le moyen de créer des sous-répertoires, histoire d'affiner sa perception. Puisque c'est de ça dont il s'agit ici, de perception. En effet, après avoir donné le nom de séisme à ce phénomène naturel qu'est le tremblement de terre (un coup de bol, il aurait pu appeler ça pinocchio ou tartignolle, ce qui aurait été beaucoup plus ridicule), il l'a d'abord gradué, du moins un homme en particulier, un américain, Charles Francis Richter, qui, un beau jour de 1935, décide de donner des notes aux séismes, comme à l'école, pour savoir lequel serait le meilleur de sa catégorie. Il appelle ce système de notation une échelle, on se demande bien pourquoi, il aurait bêtement pu reprendre le terme de carnet de notes, ou de bulletin scolaire, mais bon, avec les scientifiques, il ne faut jamais s'étonner de rien. Bref, Richter décide que les séismes seront désormais (diversement) appréciés, en général de 0 à 9. Même si, officiellement, il n'y a pas de limite pour le degré supérieur. Un peu comme le baccalauréat, où on peut très bien avoir une moyenne supérieure à 20, avec le jeu des options et des figures libres. Les séismes, c'est pareil, ils pourraient très bien avoir une magnitude de 72,8 s'ils le voulaient. Mais comme ce sont de grosses feignasses, ils se contentent souvent de 9 maxi, estimant sûrement que c'est déjà pas si mal de parvenir à ce score plus qu'honorable. Parce que des séismes de magnitude 9 ou plus, c'est aussi rare qu'un trait d'intelligence chez un footballeur, on n'en compte guère plus de cinq par siècle. À ce jour, le plus balèze, c'est celui qui, en 1960, s'est castagné du côté du Chili, obtenant un exceptionnel 9,5 auprès du jury. Un jury certes amputé des 3000 à 6000 victimes qu'il a causées, mais quand même, les autres, les survivants, plus rampants que debout suite à cette petite fiesta, ont apprécié sa prestation à sa juste valeur. Autant dire que la concurrence est quasi inexistante au sein de la caste très fermée des séismes "dévastateurs". C'est pas comme en politique où on se bouscule à l'entrée de la mairie ou de l'Assemblée Nationale pour y entrer avant les autres. Chez les séismes, on attend que le copain ait fait son petit effet pour se produire à son tour devant un public qui reste toujours sans voix. Du moins, justement, en cas de macroséisme. Parce que je ne vous ai pas encore dit que, en plus de l'échelle de Richter, "homo sapiens" a aussi classé les soubresauts terrestres en deux grandes catégories, les microséismes, non perceptibles par l'homme, et les macroséismes, qui, je vous le donne en mille, sont directement ressentis par la ménagère de 50 ans en train de faire ses courses aussi bien que par le poivrot qui a déjà cinq grammes dans chaque bras et qui, normalement, devrait comater gentiment dans son coin. Le macroséisme, c'est le bad trip assuré. S'il est capable de nous faire trembler sur nos fondations (même si on chausse du 48 fillette), c'est qu'il provoque forcément des dégâts. Mais, me direz-vous, quand considère-t-on qu'un séisme devient macro ? Élémentaire mon cher Poséidon (le grand-père de tous les séismes pour les Grecs anciens) ! Quand on le sent trembler sous nos petons. Euh, oui, d'accord, mais les scientifiques ne se contentent pas de ce genre de considération trop prosaïque, il leur faut du chiffre et de l'argumentation. Et comme Richter leur a déjà mâché le travail avec son petit tableau, les scientifiques se sont dit que ce serait ballot de ne pas s'en servir, en plus, pour déterminer qui n'est qu'un microséisme de rien du tout, un loser quoi, et qui est un macroséisme digne de notre respect, un vainqueur en d'autres termes. Généralement, à partir d'une magnitude de 3, on a affaire à un macroséisme, puisqu'on peut le ressentir, même s'il ne cause quasiment pas de dommages. Des comme ça, il s'en produirait environ 50 000 par an, soit 130 ou 140 par jour, et dire qu'on ne se doute de rien. Personnellement, des tremblements de terre, je n'en ai jamais perçu la queue d'un, alors qu'un 40 tonnes qui fait trembler mes vitres, ou un avion de chasse qui passe le mur du son au-dessus

de ma cheminée, j'en ai déjà vu et entendu pas mal, comme quoi, tout est relatif.



## NAVALISATION

Petit tour de passe-passe qui permet à un objet terrestre ou aérien de devenir marin. Mieux que Garcimore. La navalisation ne se fait que sur des navires de guerre, et concerne essentiellement le fait qu'un avion ou un hélicoptère puisse se poser sur un bateau plutôt que sur le plancher des vaches. Car il vrai que, a priori, un navire est beaucoup trop petit pour qu'un avion puisse s'y poser. Généralement, il est même trop mal foutu, avec tout ce qui dépasse, tourelles, armes, antennes et tout le toutim, pour faire un parfait terrain d'atterrissage, comme si l'architecte naval l'avait dessiné un soir de beuverie. Donc, à partir du moment où quelqu'un a décidé, un jour, avec son esprit torturé, de faire en sorte qu'un zinc arrive à décoller ou atterrir sur un rafiote, il a bien fallu adapter et le flottant et le volant. D'où la conception des porte-avions et des porte-hélicoptères. Car un hélicoptère non plus, malgré le fait qu'il fasse ses allers et retours à la verticale, ne peut décemment pas manœuvrer sur un navire lambda, trop de risques qu'il fasse un chop suey de la tour de contrôle avec ses pales. Tout ceci est bien joli, mais, même une fois qu'on a dégagé une piste d'atterrissage-décollage sur un porte-avions, celle-ci reste désespérément trop courte, à moins de construire un vaisseau d'un kilomètre de long, ce qui est sûrement techniquement possible, mais qui devrait poser de menus problèmes pour le diriger, sans même parler de faire un créneau au port d'attache. Au jour d'aujourd'hui, le plus grand porte-avions du monde est l'USS Ford, mais même ses plus de 330 mètres de long ne suffisent pas aux 75 F 35 qu'il embarque pour quitter le nid en toute tranquillité. Du coup, il a fallu apporter d'autres modifications, tant au navire qu'aux avions. Pour le décollage, les porte-avions disposent de catapultes, qui augmentent considérablement la vitesse de l'aéronef. Ces catapultes sont majoritairement à vapeur, même si, récemment, on a développé des catapultes électromagnétiques, comme sur l'USS Ford. L'avion est accroché à cette catapulte grâce à une élingue ou une barre métallique fixée au train avant. Pour l'atterrissage, c'est un peu le même principe, mais inversé, l'avion disposant d'un crochet qui agrippe un câble, appelé brin d'arrêt, qui, en se tendant, grâce à des dérouleurs automatiques, le ralentit. Il reste juste à prier pour que le câble ne lâche pas, sinon c'est la baignade forcée en bout de piste. Et je ne suis pas sûr que le maillot de bain fasse partie du paquetage du pilote. Sans compter qu'un avion n'est définitivement pas un sous-marin, une fois à la baille, il prend l'eau, comme tout objet volant qui se respecte. Ce qui doit être fort inconfortable pour le type dans le cockpit. Le principe de ces deux systèmes, décollage et atterrissage, reste d'une simplicité enfantine, c'est, en gros, le concept du lance-pierres pour le premier, du saut à l'élastique pour le second. Mais en version XXL. Autre changement notable, sur l'avion cette fois, pour pouvoir stocker toute cette flottille aérienne, il faut évidemment la rendre plus compacte, d'où le fait de pouvoir replier les ailes, comme les chauve-souris. Sauf que les avions ne dorment pas la tête en bas, c'est là qu'on note la supériorité de l'esprit humain, qui a conçu l'avion, sur l'animal, qui obéit à ses instincts naturels, sans qu'il puisse rien y changer. Vous vous voyez, vous, dormir les pieds accrochés au plafond ? À ma connaissance, à part Dracula, ça n'est pas la position préférée de l'homme, ni de la femme d'ailleurs. Sans compter les ascenseurs dont est doté le porte-avions pour pouvoir faire entrer et sortir ces avions de ses hangars, situés sous le pont. On ne peut pas simplement garer son avion devant la tour de contrôle et rentrer tranquillement chez soi. Il n'est pas prévu d'amende ni de fourrière pour le pilote négligent. On compte sur son civisme, et surtout sur le fait que c'est un militaire et qu'il doit donc obéir aux ordres. Jusqu'ici, ça a toujours marché. Mais un porte-avions, ça coûte bonbon à construire, aussi a-t-on conçu une version light de l'engin, le porte-aéronefs, qui n'embarque

que des avions à décollage court ou vertical. Un porte-aéronefs ne dispose pas de catapultes, uniquement d'un banal tremplin sur l'avant du pont. Il dispose néanmoins de brins d'arrêt s'il embarque des avions à décollage court. Pour ceux à décollage vertical, c'est le principe du porte-hélicoptères qui s'applique. La conception d'un porte-hélicoptères est beaucoup plus simple que celle d'un porte-avions, il lui faut juste une plate-forme suffisamment vaste pour permettre le décollage et l'atterrissage des libellules géantes, une plate-forme comme on en trouve un peu partout, jusqu'au sommet de certains immeubles. La seule différence, pour le pilote, c'est que la plate-forme est mouvante, et non plus statique, à cause de la vitesse du porte-hélicoptères, et, éventuellement du tangage et du roulis, notamment par forte houle. Si le pilote ne picole pas trop en route, il doit pouvoir s'en tirer sans dommage. Pour l'aider, et parce qu'on n'est jamais sûr de rien, notamment de sa sobriété, l'hélicoptère est doté d'un crochet d'arrimage, voire même d'un harpon, histoire d'être certain qu'il sera bien accroché. Pour le rangement, c'est comme pour les avions, on replie les pales et le tour est joué. Normalement, il y a donc peu de chances qu'un pilote plus étourdi que les autres reste garé en double file. Avec toutes ces petites transformations, les avions ou hélicoptères embarqués sur un navire sont plus lourds que leurs versions terrestres, il a donc fallu leur faire faire un régime pour perdre du poids ailleurs. Et le seul levier sur lequel les ingénieurs ont pu agir, puisque non essentiel au vol lui-même, c'est la masse des armes embarquées. On peut dire qu'un avion ou un hélicoptère qui se paie une petite croisière en mer fait un peu moins Rambo que son congénère qui fait ses petites acrobaties aériennes entre ciel et terre ferme. C'est un peu la différence entre un parachutiste et un fantassin. Le premier ayant déjà ses parachutes à se coltiner, il ne peut guère s'encombrer du fourbi du rampant, du coup, une fois au sol, il est un peu plus vulnérable, mais plus mobile. On ne peut pas tout avoir, il faut faire des choix dans la vie, même quand on est un Fouga, selon qu'on s'appelle Magister ou Zéphyr. Du côté des hommes, cette navalisation a le mérite de faire fi du tribalisme qu'on rencontre habituellement dans l'armée entre les trois grandes forces. Faire cohabiter des marins et des aviateurs, ça permet de faire des équipes clairement définies à la belote ou au tarot, même si tous appartiennent à la Marine, les volants se voyant donc un peu rogner leurs ailes, en dignes héritiers d'Icare, qui, d'apprenti aviateur est devenu automatiquement sous-marinier après son plongeon non maîtrisé. Sans même décrocher l'or olympique, double peine.



**O**  
Quinzième lettre, et quatrième voyelle, de notre alphabet. "O" est probablement la plus facile à tracer, avec une graphie identique en minuscule et en majuscule. Prenez le premier marmot venu, qui ne sait pas encore écrire, il y a des chances qu'il soit néanmoins capable de griffonner un cercle vaguement circulaire, et qu'il soit donc apte, quelles que soient, par ailleurs, ses facultés intellectuelles, à écrire un "O", même s'il ne sait pas que c'en est un. Il aura toujours le temps de l'apprendre, l'école le guette au coin du bois, ou de la rue, et pas forcément pour lui vouloir du bien, mais c'est une autre histoire. "O" est une lettre qui vient de loin, trouvant son origine dans les hiéroglyphes égyptiens, où il ressemble à un œil. Dans les alphabets proto-sémitiques (hébreu, phénicien, arabe, araméen), il reprend cette forme d'œil, le cercle figurant l'iris du hiéroglyphe devenant un demi-cercle calé sur le haut, comme quand on lève les yeux au ciel pour signifier son exaspération ou son dédain. Les gosses, encore eux, font ça très bien. C'est avec l'alphabet grec ("omicron") qu'il prend une forme légèrement ovale, déjà presque circulaire. Les Romains finissant le job, pour en faire le cercle parfait qu'on utilise toujours aujourd'hui de manière immuable. "O" n'est donc pas une

parvenue, une nouvelle riche, elle a de la bouteille et des heures de vol, par opposition au "Y" par exemple. Elle en a vu de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, comme une péripatéticienne sur le retour qui ne veut pas décrocher. En même temps, le cercle est aussi un puissant symbole sexuel féminin (pas besoin d'un dessin), on s'y retrouve donc. En français, comme toute les voyelles, sauf "Y", "O" peut être accentué, en y posant un petit chapeau, qu'on appelle accent circonflexe si on veut se la péter, c'est le seul accent à avoir eu une ouverture avec cette voyelle. Veinard ! "Ô" devient alors vocatif, et sert, dans un texte, à marquer la surprise, la solennité, l'admiration, la joie, la douleur, la crainte, bref, tout un tas d'émotions diverses et variées. Comme chez Corneille ("Ô rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie !", ne me dites pas que vos profs de français ne vous ont pas cassé les couilles avec "Le Cid"), Voltaire ("Ô malheureux mortels ! Ô terre déplorable !", là, c'est déjà plus vicieux si vous l'avez étudié au collège), ou Verlaine, qui semblait avoir une certaine prédilection pour cette lettre accentuée ("Ô triste, triste était mon âme à cause, à cause d'une femme", peut-être de quoi expliquer son coming out avec Rimbaud, "Ô musique lointaine et discrète [...] Ô vin, ô sang, c'est l'apothéose !"). "Ô" peut aussi servir à interpeler quelqu'un ("Ô toi là-bas, fils bâtard d'une chamelle et d'un coyote !", ça, c'est de mon crû, il y a donc peu de chance que vous vous soyez cassé les dents dessus, en revanche, qu'on vous les casse, les ratiches, si vous balancez ça à la cantonade au beau milieu d'un quartier dit difficile, c'est plus probable), voire quelque chose ("Ô toi le château de mes deux, viens ici si t'en as dans le caleçon", ça aussi c'est de bibi, mais, curieusement, je n'ai jamais eu de réponse quand je l'ai balancé à Versailles ou Chambord, de là à penser que les tas de pierres ne sont que des péteux...). Certains appellent aussi Dieu avec ("Ô mon Dieu !"), mais eux non plus n'ont jamais de réponse, de là à penser que Dieu est un château... Dans le code international radio, "O" se dit "Oscar". Une chance, ça aurait pu être "Oussama", on n'aurait pas été dans la panade, surtout au moment des attaques kamikazes du 11 septembre : "Oussama tu m'entends ? Ben non, je viens de me manger le World Trade Center !". Ça aurait pu prêter à confusion. Les allemands, eux, lui préfèrent "Otto", mais tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir un grand-père appelé Bismarck. Enfin, en alphabet morse, "o" devient "- - -", ce qu'au moins la moitié de la planète doit savoir depuis le "Titanic" de James Cameron. "Ô joie !", j'arrive à la fin de cet article, je vais enfin pouvoir passer à des choses plus sérieuses, comme me boire une bière, j'en ai soupé de l'eau.

